LA RETRAITE DE MOSCOU

PAR

LE COMTE DE SÉGUR

EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

O. B SUPER
Professor of Modern Languages in Dickinson College

NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
1899

LA RETRAITE DE MOSCOU

PAR

LE COMTE DE SÉGUR

EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

O. B. SUPER

Professor of Modern Languages
in Dickinson College

NEW YORK

HENRY HOLT AND COMPANY

1900

ROBERT DRUMMOND, PRINTER, NEW YORK

PREFACE.

THIS little book has been prepared with the intention of furnishing to students of French some easy and interesting historical reading.

The most tragic episode in the life of the great Napoleon was his retreat from Moscow, and of this Ségur's brilliant narrative gives us a fascinating account. A German critic says of this work: "The eloquent portrayal of the sufferings of this brave army, which aroused the sincerest sympathy even of the enemy, has made the book a classical monument of those heroic days."

Since the original narrative was regarded as being too long for the present purpose, and since it contains some digressions that do not directly concern the story, it has been considerably abridged. Being intended for early or rapid reading, the notes have been made rather numerous.

O. B. S.

DICKINSON COLLEGE,
December, 1898.

BIOGRAPHICAL SKETCH.

Paul Philip, Count Ségur, was born in Paris, May 4, 1780. His father, as colonel of an infantry regiment, fought in the American Revolution under La Fayette. In 1799 the son entered the French army as a private in a cavalry regiment and thereafter took part in most of Napoleon's campaigns. For gallant conduct in the Spanish campaign of 1808 he was made colonel of cavalry. In 1812 he became brigadier-general and in the Russian campaign was quartermaster, specially attached to the person of the emperor. Owing to his position, he had a better opportunity to observe the movements of the army than most of the higher officers who took an active part in the various engagements. On this account, his descriptions have a special interest and value.

On Napoleon's return from Elba in 1815, Ségur cast in his fortunes with him, and soon after the defeat at Waterloo he retired to private life, devoting himself chiefly to literature. His most important work is "*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'Année 1812.*" It was first published in 1825 and, owing largely to its brilliant style, has continued to be popular even to the present day.

The history of Napoleon's Russian campaign has often been written, but no other writer gives so dramatic a picture of this unfortunate expedition which was destined to be the beginning of the end of Napoleon's rule.

Ségur died February 25, 1873, the last of Napoleon's general officers.

HISTORICAL INTRODUCTION.

In June, 1812, Napoleon invaded Russia with an army of about 600,000 men, not all, however, under his immediate command and, therefore, not forming a part of the "Grande Armée." In December of the same year less than 60,000 of these recrossed the boundary into Germany under arms. Of the rest, from 30,000 to 40,000 returned as stragglers, perhaps 100,000 were prisoners, and the remainder had either been killed or had died.

On July 28, the main army reached Vitepsk, where a halt was made in order to rest and reorganize the army, for, although no battle had yet been fought, Napoleon had already lost more than 100,000 men, chiefly through sickness caused by the intense heat of the weather and insufficient supplies. September 7 was fought the battle of Borodino, usually called by the French the battle of the Moskwa, from the name of a river near which is situated the village of Borodino. This was one of the bloodiest battles of modern times. The Russians were driven from their position and thus the road to Moscow was opened. but beyond this Napoleon gained little by the battle. September 14, Napoleon entered Moscow. In order to prevent his spending the winter there with his

army, the Russians set fire to the city and he was compelled to abandon his conquest. He left Moscow October 19 and marched first in a south-westerly direction, intending to attack and destroy the Russian army and then return to Germany by way of Kaluga and Smolensk. In this he was unsuccessful, and after having marched as far as Malo-Iaroslavetz, and having several bloody skirmishes with the enemy, he began his retreat, after hesitating several days with regard to the route to be pursued. At this point begins the present narrative.

LA RETRAITE DE MOSCOU.

CHAPITRE I.

Ce fut le 26 octobre que commença le fatal mouvement de notre retraite. Davout, avec vingt-cinq mille hommes, resta à l'arrière-garde. Pendant qu'il avançait de quelques pas, et jetait, sans le savoir, la terreur chez les Russes, la grande armée étonnée leur tournait le dos. Elle marchait les yeux baissés, comme honteuse et humiliée. Au milieu d'elle son chef, sombre et silencieux, paraissait mesurer avec anxiété sa ligne de communication avec les places de la Vistule. Sur plus de deux cent cinquante lieues, elle ne lui offre que deux points d'arrêt et de repos : Smolensk d'abord, puis Minsk. Il a fait de ces deux villes ses deux grands dépôts ; d'immenses magasins y sont réunis. Mais Wittgenstein menace le flanc gauche de la première, et Tchitchakof, le flanc droit de la seconde. Les forces de Wittgenstein s'accroissent de recrues et de nouveaux corps qu'il reçoit journellement, et de l'affaiblissement graduel de Saint-Cyr.

Cependant Napoléon compte sur le duc de Bellune et ses trente-six mille hommes de troupes fraîches.

Ce corps d'armée est à Smolensk depuis les premiers jours de septembre ; il compte sur les détachements qu'envoient les dépôts, sur les malades et les blessés rétablis, sur les traîneurs ralliés et formés à Vilna en bataillons de marche. Tous arriveront successivement en ligne et rempliront les lacunes qu'ont faites dans les rangs le fer, la faim et les maladies. C'est pourquoi il publie qu'il va se placer sur la Düna. Mais ce n'est point encore sur ce fleuve et sur le Borysthène que sa pensée se repose ; il sent que ce n'est pas avec une armée harassée et réduite qu'il pourra garder l'intervalle de ces deux fleuves et leur cours que les glaces vont effacer. Il ne compte point sur une mer de neige de six pieds de profondeur, que l'hiver va étendre sur ces contrées, mais que l'hiver pourra rendre solide ; alors tout serait chemin à l'ennemi pour arriver jusqu'à lui, pour pénétrer dans les intervalles de ses cantonnements de bois répandus sur deux cents lieues de frontières et les brûler.

Napoléon arrivait tout pensif à Véréia, quand Mortier se présenta devant lui. Le 23 octobre, à une heure et demie du matin, l'air avait été ébranlé par une effrayante explosion ; les deux armées s'en étonnèrent un instant, quoiqu'on ne s'étonnât plus guère, s'attendant à tout.

Mortier avait obéi ; le Kremlin n'existait plus ; des tonneaux de poudre avaient été placés dans toutes les salles du palais des czars, et cent quatre-vingt-trois milliers sous les voûtes qui les soutenaient. Le

maréchal, avec huit mille hommes, était resté sur ce volcan, qu'un obus russe pouvait faire éclater. Dans ces huit mille hommes, il y en avait à peine deux mille sur lesquels Mortier pût compter ; les autres, cavaliers démontés, hommes de régiments et de pays divers, sous des chefs nouveaux, sans habitudes pareilles, sans souvenirs communs, enfin sans rien de ce qui lie, formaient ensemble bien moins un corps organisé qu'un attroupement : ils ne devaient pas tarder à se disperser. Le commandement du génie avait été confié au brave et savant colonel Després. Cet officier arrivait du fond de l'Espagne ; il venait de voir se terminer, au commencement de septembre, la retraite de Madrid à Valence ; il vit commencer, pendant le mois suivant, celle de Moscou à Vilna. Partout nos armes fléchissaient.

On regardait le duc de Trévise comme un homme sacrifié. Les autres chefs, ses vieux compagnons de gloire, l'avaient quitté les larmes aux yeux, et l'empereur en lui disant "qu'il comptait sur sa fortune, mais qu'au reste, à la guerre, il fallait bien faire une part au feu." Mortier s'était résigné sans hésitation. Il avait ordre de défendre le Kremlin ; puis, en se retirant, de le faire sauter, et d'incendier les restes de la ville. C'était du château de Krasno-Pachra, le 21 octobre, que Napoléon lui avait envoyé ses derniers ordres. Mortier devait, après les avoir exécutés, se diriger sur Véréia, et former l'arrière-garde de l'armée.

Dans cette lettre, Napoléon lui recommandait surtout "de charger sur la voiture de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied, et sur toutes celles qu'il trouverait, les hommes qui restaient encore aux hôpitaux. Les Romains, ajoutait-il, donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens ; le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats. Il faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux, sur ceux de tout son monde. Il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine le convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles. L'empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes. Il doit commencer par les officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer les Français ; qu'il assemble donc tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'empereur s'ils lui ont sauvé cinq cents hommes."

Cependant, à mesure que la grande armée était sortie de Moscou, les Cosaks avaient pénétré dans ses faubourgs, et Mortier s'était retiré vers le Kremlin, comme un reste de vie se retire vers le cœur à mesure que la mort s'empare des extrémités.

Enfin, après quatre jours de résistance, les Français abandonnent pour jamais cette ville fatale. Ils emportent avec eux quatre cents blessés ; mais en se

retirant ils déposent, dans un lieu sûr et secret, un artifice habilement préparé qu'un feu lent dévorait déjà ; ses progrès étaient calculés : on savait l'heure à laquelle son feu devait atteindre l'immense amas de poudre renfermé dans les fondations de ces palais condamnés. Mortier se hâte de fuir, mais en même temps qu'il s'éloigne rapidement, d'avides Cosaks et de sales mougiks, attirés, dit-on, par la soif du pillage, accourent, s'approchent ; ils écoutent, et, s'enhardissant du calme apparent qui règne dans la forteresse, ils osent y pénétrer ; ils montent, et déjà leurs mains avides de pillage s'étendaient, quand tout-à-coup tous sont détruits, écrasés, lancés dans les airs avec ces murs qu'ils venaient dépouiller et trente mille fusils qu'on y avait abandonnés : puis, avec tous ces débris de murailles et ces tronçons d'armes, leurs membres mutilés vont au loin retomber en une pluie effroyable.

La terre trembla sous les pas de Mortier. A dix lieues plus loin, l'empereur entendit cette explosion, et lui-même, avec cet accent de colère dont il parlait quelquefois à l'Europe, il proclame le lendemain, "que le Kremlin, arsenal, magasins, que tout est détruit ; que cette ancienne citadelle, qui datait des commencements de la monarchie, ce premier palais des czars, ont été ; que désormais Moscou n'est plus qu'un amas de décombres, qu'un cloaque impur et malsain, sans importance politique ni militaire. Il l'abandonne aux mendiants et aux pillards russes,

pour marcher sur Kutusof, déborder l'aile gauche de ce général, le rejeter en arrière et gagner ensuite tranquillement les bords de la Düna, où il prendra ses quartiers d'hiver." Puis, craignant de paraître reculer, il ajoute "qu'ainsi il se sera rapproché de quatre-vingts lieues de Vilna et de Pétersbourg ; double avantage, c'est-à-dire de vingt marches plus près des moyens et du but." Par là il veut donner à sa retraite l'air d'une marche offensive.

C'est alors qu'il déclare s'être "refusé à donner l'ordre de détruire tout le pays qu'il abandonne ; il lui répugne d'aggraver les malheurs de cette population. Pour punir l'incendiaire russe et cent coupables qui font la guerre en Tartares, il ne veut pas ruiner neuf mille propriétaires, et laisser absolument sans ressources deux cent mille serfs, innocents de toutes ces barbaries."

Il n'était point alors aigri par le malheur ; mais en trois jours tout avait changé. Après s'être heurté contre Kutusof, il reculait par cette même ville de Borowsk, et dès qu'il y eut repassé, elle n'exista plus. C'est ainsi désormais que tout sera brûlé derrière lui. En conquérant, il avait conservé ; en se retirant, il détruira : soit nécessité, pour ruiner l'ennemi et ralentir sa marche, à la guerre tout étant impérieux ; soit représailles, terrible effet des guerres d'invasion, qui d'abord légitiment tous les moyens de défense, ce qui motive ensuite ceux d'attaque.

CHAPITRE II.

Le 28 octobre nous revîmes Mojaïsk. Cette ville était encore remplie de blessés ; les uns furent emportés, les autres réunis et abandonnés, comme à Moscou, à la générosité des Russes. Napoléon dépassa cette ville de quelques verstes, et l'hiver commença. Ainsi, après un combat terrible et dix jours de marches et de contremarches, l'armée, qui n'avait emporté de Moscou que quinze rations de farine par homme, n'était avancée dans sa retraite que de trois journées. Elle manquait de vivres, et l'hiver l'avait atteinte.

Déjà quelques hommes succombaient. Dès les premiers jours de la retraite, le 26 octobre, on avait brûlé des voitures de vivres que les chevaux ne pouvaient plus traîner. L'ordre de tout incendier derrière soi vint alors ; on obéit en faisant sauter dans les maisons des caissons de poudre dont les attelages étaient déjà épuisés. Mais enfin, l'ennemi ne reparaissant pas encore, nous semblions ne recommencer qu'un pénible voyage ; et Napoléon, en revoyant cette route connue, se rassurait, quand, vers le soir, un chasseur russe prisonnier lui fut envoyé par Davout. D'abord il le questionna négli-

gemment ; mais le hasard voulut que ce Moscovite eût quelque idée des routes, des noms et des distances ; il répondit "que toute l'armée russe marchait par Medyn sur Viazma." Alors l'empereur devint attentif. Kutusof voulait-il le prévenir là, lui couper sa retraite sur Smolensk, l'enfermer dans ce désert, sans vivres, sans abri, et au milieu d'une insurrection générale ? Cependant son premier mouvement le porta à mépriser cet avis ; car, soit fierté, soit expérience, il s'était accoutumé à ne pas supposer à ses adversaires l'habileté qu'il aurait eue à leur place.

Ici pourtant il eut un autre motif. Sa sécurité n'était qu'affectée ; car il était évident que l'armée russe prenait la route de Medyn, celle-là même que Davout avait conseillée pour l'armée française ; et Davout, par amour-propre ou par inadvertance, n'avait pas confié à sa dépêche seule cette alarmante nouvelle. Napoléon en craignit l'effet sur les siens, c'est pourquoi il parut la repousser avec mépris ; mais en même temps il ordonna que le lendemain sa garde marchât en toute hâte, et tant que durerait le jour, jusqu'à Gjatz. Il voulait y donner un séjour et des vivres à cette troupe d'élite, s'assurer de plus près de la marche de Kutusof, et le prévenir sur ce point.

Mais le temps n'avait point été appelé à son conseil ; il parut s'en venger. L'hiver était si près de nous, qu'il n'avait fallu qu'un coup de vent de

quelques minutes pour l'amener âpre, mordant, dominateur ! On sentit aussitôt qu'en ce pays il était indigène, et nous étrangers. Tout changea, les chemins, les figures, les courages ; l'armée devint morne, la marche pénible, la consternation commença.

A quelques lieues de Mojaïsk, il fallut traverser la Kologha. Ce n'était qu'un gros ruisseau ; deux arbres, autant de chevalets, et quelques planches, suffisaient pour en assurer le passage ; mais le désordre était tel, et l'incurie si grande, que l'empereur y fut arrêté. On y noya plusieurs canons qu'on voulut faire passer au gué. Il semblait que chaque corps d'armée marchât pour son compte, qu'il n'y eût point d'état-major, point d'ordre général, rien qui liât tous ces corps ensemble. Et en effet, l'élévation de chacun de leurs chefs les rendait trop indépendants les uns des autres.

L'empereur, arrêté par ce faible obstacle d'un pont rompu, se contenta de faire un geste de mécontentement et de mépris, à quoi Berthier ne répondit que par un air de résignation. Cet ordre de détail ne lui avait pas été dicté par l'empereur, il ne se croyait donc pas coupable, car Berthier n'était qu'un écho fidèle, qu'un miroir, et rien de plus. Toujours prêt, clair et net, la nuit comme le jour, il réfléchissait, il répétait l'empereur, mais n'ajoutait rien, et ce que Napoléon oubliait était oublié sans ressource.

Après la Kologha, on marchait absorbé, quand

plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement. Soudain chacun regarda autour de soi; on vit une terre toute piétinée, nue, dévastée, tous les arbres coupés à quelques pieds du sol, et plus loin des mamelons écrêtés ; le plus élevé paraissait le plus difforme. Il semblait que ce fût un volcan éteint et détruit. Tout autour, la terre était couverte de débris de casques et de cuirasses, de tambours brisés, de tronçons d'armes, de lambeaux d'uniformes, et d'étendards tachés de sang. Alors le cri : "C'est le champ de la grande bataille !" forma un long et triste murmure. L'empereur passa vite, personne ne s'arrêta. Le froid, la faim et l'ennemi pressaient ; seulement on détournait la tête en marchant, pour jeter un triste et dernier regard sur ce vaste tombeau de tant de compagnons d'armes, sacrifiés inutilement et qu'il fallait abandonner.

C'était là que nous avions tracé avec le fer et le sang l'une des plus grandes pages de notre histoire. Quelques débris le disaient encore, et bientôt ils allaient être effacés. Un jour le voyageur passerait avec indifférence sur ce champ semblable à tous les autres ; cependant, quand il apprendra que ce fut celui de la grande bataille, il reviendra sur ses pas, il le fixera longtemps de ses regards curieux, il en gravera les moindres accidents dans sa mémoire avide, et sans doute qu'alors il s'écriera : "Quels hommes ! quel chef ! quelle destinée ! Ce sont eux qui, treize ans plus tôt, dans le midi, sont venus

tenter l'Orient par l'Égypte, et se briser contre ses portes. Depuis, ils ont conquis l'Europe, et les voilà qui reviennent, par le nord, se présenter de nouveau devant cette Asie, pour s'y briser encore ! Qui donc les a poussés dans cette vie errante et aventureuse ? Ce n'étaient point des barbares cherchant de meilleurs climats, des habitations plus commodes, des spectacles plus enivrants, de plus grandes richesses : au contraire, ils possédaient tous ces biens, ils jouissaient de tant de délices, et ils les ont abandonnés pour vivre sans abri, sans pain, pour tomber chaque jour successivement, ou morts, ou mutilés. Quelle nécessité les a poussés ? Eh quoi donc ? si ce n'est la confiance dans un chef jusque-là infaillible ! l'ambition d'achever un grand ouvrage glorieusement commencé ! l'enivrement de la victoire, et surtout cette insatiable passion de la gloire, cet instinct puissant, qui pousse l'homme à la mort, pour chercher l'immortalité ! "

Enfin on atteignit Gjatz avec la nuit ; mais cette première journée d'hiver avait été cruellement remplie. L'aspect du champ de bataille, l'excessive longueur de la route, les premières atteintes de l'hiver, tout la rendit funeste ; la retraite devenait fuite, et c'était un spectacle bien nouveau pour Napoléon, contraint de céder et de fuir. Plusieurs de nos alliés en jouissaient avec cette secrète satisfaction qu'ont les inférieurs de voir leurs chefs enfin dominés et forcés de plier à leur tour. Ils se lais-

saient aller à cette triste envie qu'inspire un bonheur extraordinaire, dont il est rare qu'on n'ait pas abusé, et qui choque cette égalité, premier besoin des hommes. Mais cette maligne joie s'éteignit bientôt, et se perdit dans un malheur universel.

CHAPITRE III.

De Gjatz l'empereur gagna Viazma en deux marches. Il y séjourna pour attendre le prince Eugène et Davout, et pour observer le chemin de Medyn, qui débouche en cet endroit sur la grande route de Smolensk ; c'était ce chemin de traverse qui devait amener l'armée russe sur son passage. Mais le 1er novembre, après trente-six heures d'attente, Napoléon n'en avait aperçu aucun avant-coureur. Il partit flottant entre l'espoir que Kutusof s'était endormi, et la crainte que le Russe n'eût laissé Viazma à sa droite, et ne fût allé lui couper la retraite à deux marches plus loin, vers Dorogobouje. Toutefois il laissa Ney à Viazma, pour recueillir le premier le quatrième corps, et relever, à l'arrière-garde, Davout, qu'il jugeait fatigué. Il se plaignait de la lenteur de celui-ci ; il lui reprochait d'être encore à cinq marches derrière lui, quand il n'aurait dû être attardé que de trois journées ; il jugeait le génie de ce maréchal trop méthodique pour diriger convenablement une marche si irrégulière.

A cela Davout répliquait par son horreur naturelle pour toute espèce de désordre : elle l'avait d'abord porté à vouloir régulariser cette fuite ; il s'était

efforcé d'en couvrir les débris, craignant la honte et le danger de laisser à l'ennemi ces témoins de notre désastre.

Il ajoutait " qu'on ne songeait pas assez à tout ce qu'il avait à surmonter : c'était un pays complètement dévasté, des maisons, des arbres brûlés jusqu'à leurs racines ; car ce n'était pas à lui, qui venait le dernier, qu'on avait laissé l'ordre de tout détruire ; l'incendie le précédait. Il semblait qu'on eût oublié l'arrière-garde ! et sans doute qu'on oubliait de même ce chemin couvert de givre battu et miroité par les pas de tous ceux qui le devançaient ; et ces gués défoncés, ces ponts rompus, qu'on n'avait eu garde de réparer, chaque corps, hors des combats, ne s'occupant que de lui seul. Ignorait-on encore que toute la foule désolée des traîneurs des autres corps, à cheval, à pied, en voiture, s'ajoutait à ces embarras, comme dans un corps malsain tous les maux accourent et se réunissent sur la partie la plus attaquée? Chaque jour il marchait entre ces malheureux et les Cosaks, poussant les uns et poussé par les autres."

En effet, la route était à chaque instant traversée par des fonds marécageux. Une pente de verglas y entraînait les voitures ; elles s'y enfonçaient : pour les en retirer, il fallait gravir contre la rampe opposée, sur un chemin de glace, où les pieds des chevaux, couverts d'un fer usé et poli, ne pouvaient pas mordre ; à tout moment eux et leurs conducteurs tombaient épuisés les uns sur les autres. Aussitôt

des soldats affamés se jetaient sur ces chevaux abattus et les dépeçaient ; puis, sur des feux faits des débris de leurs voitures, ils grillaient ces chairs toutes sanglantes, et les dévoraient.

Cependant les artilleurs, troupe d'élite, et leurs officiers, tous sortis de la première école du monde, écartaient ces malheureux, et couraient dételer leurs propres calèches et leurs fourgons, qu'ils abandonnaient pour sauver les canons. Ils y attelaient leurs chevaux ; ils s'y attelaient eux-mêmes ; les Cosaks, qui voyaient de loin ce désastre, n'osaient en approcher ; mais avec leurs pièces légères portées sur des traîneaux, ils jetaient des boulets dans tout ce désordre et l'augmentaient.

Le premier corps avait déjà perdu dix mille hommes. Néanmoins, à force de peines et de sacrifices, le vice-roi et le prince d'Eckmühl étaient arrivés, le 2 novembre, à deux lieues de Viazma. Il est certain que ce jour-là même ils eussent pu dépasser cette ville, se réunir à Ney et éviter un combat désastreux. On assure que ce fut l'avis du prince Eugène, mais que Davout crut ses troupes trop fatiguées, et que le vice-roi, se sacrifiant à son devoir, s'arrêta pour partager un danger qu'il prévoyait. Les généraux de Davout disent, au contraire, que le prince Eugène, déjà campé, ne put se décider à ordonner à ses soldats d'abandonner leurs feux et leurs repas déjà commencés, dont les apprêts étaient toujours si pénibles.

Quoi qu'il en soit, pendant le calme trompeur de cette nuit, l'avant-garde russe arrivait de Malo-Iaroslavetz, où notre retraite avait fait cesser la sienne : elle côtoyait les deux corps français et celui de Poniatowski, dépassait leurs bivouacs et disposait ses colonnes d'attaque contre le flanc gauche de la route, dans l'intervalle de deux lieues qu'avaient laissé Davout et Eugène entre eux et Viazma.

Miloradowitch, celui qu'on appelait le Murat russe, commandait cette avant-garde. C'était, selon ses compatriotes, un guerrier infatigable, avantageux, impétueux comme ce roi soldat, d'une stature aussi remarquable, comme lui, favorisé de la fortune. Jamais on ne le vit blessé, quoiqu'une foule d'officiers et de soldats eussent été tués autour de lui, et plusieurs chevaux sous lui. Il méprisait les principes de la guerre ; il mettait même de l'art à ne pas suivre les règles de cet art, prétendant surprendre l'ennemi par des coups inattendus, car il est prompt à se décider ; il dédaigne de rien préparer, attendant conseil des lieux et des circonstances, et ne se conduisant que par inspirations subites : du reste, général sur le champ de bataille seulement, sans prévoyance d'administration d'aucun genre, ou privée ou publique, dissipateur cité, et, ce qui est rare, probe et prodigue.

C'était ce général, avec Platof et vingt mille hommes, qu'on allait avoir à combattre.

Le 3 novembre, le prince Eugène s'acheminait vers Viazma, où ses équipages et son artillerie le précé-

daient, quand les premières lueurs du jour lui montrèrent à la fois sa retraite menacée, à sa gauche, par une armée ; derrière lui, son arrière-garde coupée ; à sa droite, la plaine couverte de traîneurs et de chariots épars, fuyant sous les lances ennemies. En même temps, vers Viazma, il entend le maréchal Ney, qui devait le secourir, combattre pour sa propre conservation. Ce prince n'était point de ces généraux nés de la faveur, pour qui tout est imprévu et cause d'étonnement, faute d'expérience. Il envisage aussitôt et le mal et le remède. Il s'arrête, fait volte-face, déploie ses divisions à droite du grand chemin, et contient dans la plaine les colonnes russes qui cherchaient à lui faire perdre cette route.

En même temps, Compans, général de Davout, joint sa division à l'arrière-garde italienne ; ils se font jour, et pendant que, réunis au vice-roi, ils combattent, Davout avec sa colonne s'écoule rapidement derrière eux, par le côté gauche du grand chemin, puis, le traversant aussitôt qu'il les a dépassés, il réclame son rang de bataille, prend l'aile droite et se trouve entre Viazma et les Russes. Le prince Eugène lui cède ce terrain qu'il a défendu et passe de l'autre côté de la route. Alors l'ennemi commence à s'étendre devant eux, et cherche à déborder leurs ailes. Par le succès de cette première manœuvre, les deux corps français et italiens n'avaient pas conquis le droit de continuer leur retraite, mais

seulement la possibilité de la défendre. Ils comptaient encore trente mille hommes : mais dans le premier corps, celui de Davout, il y avait du désordre. Cette manœuvre précipitée, cette surprise, tant de misère, et surtout l'exemple fatal d'une foule de cavaliers démontés, sans armes, et courant çà et là, tout égarés de frayeur, le désorganisaient.

Ce spectacle encouragea l'ennemi ; il crut à une déroute. Son artillerie, supérieure en nombre, manœuvrait au galop : elle prenait en écharpe et en flanc nos lignes qu'elle abattait, quand les canons français, déjà à Viazma, et qu'on faisait revenir en hâte, se traînaient avec peine. Cependant Davout et ses généraux avaient encore autour d'eux leurs plus fermes soldats. On voyait plusieurs de ces chefs, blessés depuis la Moskwa, l'un le bras en écharpe, l'autre la tête enveloppée de linges, soutenir les meilleurs, retenir les plus ébranlés, s'élancer sur les batteries ennemies, les faire reculer, se saisir même de trois de leurs pièces, enfin étonner à la fois les ennemis et leurs fuyards, et combattre l'exemple du mal par un noble exemple.

Le combat durait déjà depuis sept heures ; les bagages devaient être écoulés, la nuit s'approchait : les généraux français commencèrent donc à se retirer. Ce mouvement rétrograde accrut l'ardeur de l'ennemi, et sans un mémorable effort des 25e, 57e et 85e régiments, et la protection d'un ravin, le corps de Davout eût été enfoncé, tourné par sa droite et dé-

truit. Le prince Eugène, moins vivement attaqué, put effectuer plus rapidement sa retraite au travers de Viazma ; mais les Russes l'y suivirent : ils avaient pénétré dans cette ville, lorsque Davout, poussé par vingt mille hommes, et écrasé par quatre-vingts pièces de canon, voulut y passer à son tour.

La division Morand s'engagea la première dans la ville : elle marchait avec confiance, croyant le combat fini, quand les Russes, que cachaient les sinuosités des rues, tombèrent tout-à-coup sur elle. La surprise fut complète et le désordre grand ; toutefois Morand rallia, raffermit les siens, rétablit le combat et se fit jour.

Ce fut Compans qui termina tout. Il fermait la marche avec sa division. Se sentant serré de trop près par les plus braves troupes de Miloradowitch, il se retourna, courut lui-même sur les plus acharnés, les culbuta, et, s'étant fait ainsi respecter, il acheva tranquillement sa retraite. Ce combat fut glorieux pour chacun, et son résultat fâcheux pour tous ; l'ordre et l'ensemble y manquèrent. Il y aurait eu assez de soldats pour vaincre, s'il n'y avait pas eu trop de chefs. Ce ne fut que vers deux heures que ceux-ci se réunirent pour concerter leurs manœuvres, encore furent-elles exécutées sans accord.

Lorsque enfin la rivière, la ville de Viazma, la nuit, une fatigue mutuelle, et le maréchal Ney, eurent séparé de l'ennemi, le péril étant ajourné et les bivouacs établis, on se compta. Plusieurs canons

brisés, des bagages et quatre mille morts ou blessés manquaient. Beaucoup de soldats s'étaient dispersés. On avait sauvé l'honneur ; mais il y avait dans les rangs des vides immenses. Il fallut tout resserrer, tout réduire, pour mettre quelque ensemble dans ce qui restait. Chaque régiment formait à peine un bataillon, chaque bataillon un peloton. Les soldats n'avaient plus leurs places, leurs compagnons et leurs chefs accoutumés.

Cette triste réorganisation se fit à la lueur de l'incendie de Viazma, et au bruit successif des coups de canon de Ney et de Miloradowitch, dont les retentissements se prolongeaient au travers de la double obscurité de la nuit et des forêts. Plusieurs fois ces restes de braves soldats se crurent attaqués et se traînèrent à leurs armes. Le lendemain, quand ils reprirent leurs rangs, ils s'étonnèrent de leur petit nombre.

CHAPITRE IV.

Toutefois l'exemple des chefs et l'espoir de recouvrer tout à Smolensk soutenaient les courages, et surtout l'aspect d'un soleil brillant encore, de cette source universelle d'espoir et de vie, qui semblait contredire et désavouer tous les spectacles de désespoir et de mort qui déjà nous environnaient.

Mais le 6 novembre le ciel se déclare. Son azur disparaît. L'armée marche enveloppée de vapeurs froides. Ces vapeurs s'épaississent: bientôt c'est un nuage immense, qui s'abaisse et fond sur elle en gros flocons de neige. Il semble que le ciel descende et se joigne à cette terre et à ces peuples ennemis pour achever notre perte. Tout alors est confondu et méconnaissable : les objets changent d'aspect ; on marche sans savoir où l'on est, sans apercevoir son but ; tout devient obstacle. Pendant que le soldat s'efforce pour se faire jour au travers de ces tourbillons de vents et de frimas, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncellent et s'arrêtent dans toutes les cavités : leur surface cache des profondeurs inconnues qui s'ouvrent perfidement sur nos pas. Là le soldat s'engouffre, et les plus faibles s'abandonnant y restent ensevelis.

Ceux qui suivent se détournent, mais la tourmente leur fouette au visage la neige du ciel et celle qu'elle enlève à la terre ; elle semble vouloir avec acharnement s'opposer à leur marche. L'hiver moscovite, sous cette nouvelle forme, les attaque de toutes parts: il pénètre au travers de leurs légers vêtements et de leur chaussure déchirée. Leurs habits mouillés se gèlent sur eux ; cette enveloppe de glace saisit leurs corps et raidit tous leurs membres. Un vent aigre et violent coupe leur respiration ; il s'en empare au moment où ils l'exhalent et en forme des glaçons qui pendent par leur barbe autour de leur bouche.

Les malheureux se traînent encore, en grelottant, jusqu'à ce que la neige, qui s'attache sous leurs pieds en forme de pierre, quelque débris, une branche, ou le corps de l'un de leurs compagnons, les fasse trébucher et tomber. Là ils gémissent en vain ; bientôt la neige les couvre, de légères éminences les font reconnaître ; voilà leur sépulture ! La route est toute parsemée de ces ondulations, comme un champ funéraire ; les plus intrépides ou les plus indifférents s'affectent : ils passent rapidement en détournant leurs regards. Mais devant eux, autour d'eux, tout est neige : leur vue se perd dans cette immense et triste uniformité ; l'imagination s'étonne : c'est comme un grand linceul dont la nature enveloppe l'armée ! Les seuls objets qui s'en détachent, ce sont de sombres sapins, des arbres de tombeaux, avec leur funèbre verdure, et la gigantesque immobilité de

leurs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet aspect désolé d'un deuil général, d'une nature sauvage et d'une armée mourante au milieu d'une nature morte.

Tout, jusqu'à leurs armes, se tourna alors contre eux-mêmes. Elles parurent à leurs bras engourdis un poids insupportable. Dans les chutes fréquentes qu'ils faisaient, elles s'échappaient de leurs mains, elles se brisaient ou se perdaient dans la neige. S'ils se relevaient, c'était sans elles : car ils ne les jetèrent point, la faim et le froid les leur arrachèrent. Les doigts de beaucoup d'autres gelèrent sur le fusil qu'ils tenaient encore, et qui leur ôtait le mouvement nécessaire pour y entretenir un reste de chaleur et de vie.

Bientôt l'on rencontra une foule d'hommes de tous les corps, tantôt isolés, tantôt par troupes. Ils n'avaient point déserté lâchement leurs drapeaux ; c'était le froid, l'inanition, qui les avait détachés de leurs colonnes. Dans cette lutte générale et individuelle, ils s'étaient séparés les uns des autres, et les voilà désarmés, vaincus, sans défense, sans chefs, n'obéissant qu'à l'instinct pressant de leur conservation.

La plupart, attirés par la vue de quelques sentiers latéraux, se dispersent dans les champs avec l'espoir d'y trouver du pain et un abri pour la nuit qui s'approche ; mais, dans leur premier passage, tout a été dévasté sur une largeur de sept à huit lieues ; ils ne

rencontrent que des Cosaks et une population armée qui les entourent, les blessent, les dépouillent, et les laissent, avec des rires féroces, expirer tout nus sur la neige. Tous ceux qu'ils n'ont point achevés avec leurs piques et leurs haches, ils les ramènent sur la fatale et dévorante grande route.

La nuit arrive alors, une nuit de seize heures ! Mais, sur cette neige qui couvre tout, on ne sait où s'arrêter, où s'asseoir, où se reposer, où trouver quelques racines pour se nourrir, et des bois secs pour allumer les feux ! Cependant la fatigue, l'obscurité, des ordres répétés, arrêtent ceux que leurs forces morales et physiques et les efforts des chefs ont maintenus ensemble. On cherche à s'établir ; mais la tempête toujours active disperse les premiers apprêts des bivouacs. Les sapins, tout chargés de frimas, résistent obstinément aux flammes ; leur neige, celle du ciel, dont les flocons se succèdent avec acharnement, celle de la terre, qui se fond sous les efforts des soldats et par l'effet des premiers feux, éteignent ces feux, les forces et les courages.

Lorsque enfin la flamme l'emportant s'éleva, autour d'elle les officiers et les soldats apprêtèrent leurs tristes repas : c'étaient des lambeaux maigres et sanglants de chair arrachés à des chevaux abattus, et, pour bien peu, quelques cuillerées de farine de seigle délayée dans de l'eau de neige. Le lendemain, des rangées circulaires de soldats étendus raides morts marquèrent les bivouacs ; les alentours étaient

jonchés des corps de plusieurs milliers de chevaux.

Depuis ce jour on commença à moins compter les uns sur les autres. Dans cette armée vive, susceptible de toutes les impressions et raisonneuse par une civilisation avancée, le désordre se mit vite ; le découragement et l'indiscipline se communiquèrent promptement, l'imagination allant sans mesure dans le mal comme dans le bien. Dès lors, à chaque bivouac, à tous les mauvais passages, à tout instant, il se détacha des troupes encore organisées quelque portion qui tomba dans le désordre. Il y en eut pourtant qui résistèrent à cette grande contagion d'indiscipline et de découragement. Ce furent les officiers, les sous-officiers et les soldats tenaces. Ceux-là furent des hommes extraordinaires : ils s'encourageaient en répétant le nom de Smolensk, dont ils se sentaient approcher et où tout leur avait été promis.

Ce fut ainsi que, depuis ce déluge de neige et le redoublement de froid qu'il annonçait, chacun, chef comme soldat, conserva ou perdit sa force d'esprit, suivant son caractère, son âge et son tempérament. Celui de nos chefs que jusque-là on avait vu le plus rigoureux pour le maintien de la discipline ne se trouva plus l'homme de la circonstance. Jeté hors de toutes ses idées arrêtées de régularité, d'ordre et de méthode, il fut saisi de désespoir à la vue d'un désordre si général, et, jugeant avant les autres tout

perdu, il se sentit lui-même prêt à tout abandonner.

Depuis Viazma, le maréchal Ney avait commencé à soutenir cette retraite, mortelle pour tant d'autres et pour lui immortelle. Jusqu'à Dorogobouje, elle n'avait été inquiétée que par quelques bandes de Cosaks, insectes importuns, qu'attiraient nos mourants et nos voitures abandonnées, fuyant partout où l'on portait la main, mais fatiguant par leur retour continuel. En approchant de Dorogobouje il avait rencontré les traces du désordre dans lequel étaient tombés les corps qui le précédaient ; il n'avait pu les effacer. Jusque-là il s'était résigne à laisser à l'ennemi des bagages ; mais il avait rougi de honte à la vue des premiers canons abandonnés devant Dorogobouje.

Ce maréchal s'y était arrêté. Là, après une nuit horrible, où la neige, le vent et la famine avaient chassé des feux la plupart de ses soldats, l'aurore, qu'on attend toujours si impatiemment au bivouac, avait amené la tempête, l'ennemi et le spectacle d'une défection presque générale. En vain lui-même venait de combattre à la tête de ce qui lui restait de soldats et d'officiers ; il se voyait obligé de reculer précipitamment jusque derrière le Dnieper : c'est de quoi il faisait avertir l'empereur.

Il voulait qu'il sût tout. Son aide de camp, le colonel Dalbignac, devait lui dire “que, dès Malo-Iaroslavetz, le premier mouvement de retraite, pour

des soldats qui n'avaient jamais reculé, avait décontenancé l'armée ; que l'affaire de Viazma l'avait ébranlée, et qu'enfin ce déluge de neige, et le redoublement de froid qu'il annonçait, en achevait la désorganisation.

“ Qu'une multitude d'officiers ayant tout perdu, pelotons, bataillons, régiments, divisions même, s'ajoutaient aux masses errantes. On les voyait par troupes de généraux, de colonels et d'officiers de tous grades, mêlés avec des soldats et marchant à l'aventure, tantôt avec une colonne, tantôt avec une autre ; que l'ordre ne pouvant exister devant le désordre, cet exemple entraînait jusque'à ces vieux régiments qui avaient traversé toute la guerre de la révolution.

“ Qu'on entendait dans les rangs les meilleurs soldats se demander pourquoi c'était à eux seuls à combattre pour assurer la fuite des autres ; et comment on croyait les encourager, quand ils entendaient les cris de désespoir qui partaient des bois voisins, où les grands convois de leurs blessés, inutilement traînés depuis Moscou, venaient d'être abandonnés. Voilà donc le sort qui les attendait ; qu'avaient-ils à gagner autour du drapeau ? Pendant le jour, c'étaient des travaux, des combats continuels, et la nuit la famine : jamais d'abris, des bivouacs encore plus meurtriers que les combats ; la faim et le froid en repoussaient le sommeil, ou si la fatigue l'emportait un instant, le repos, qui devait refaire, achevait.

Enfin l'aigle ne protégeait plus, il tuait." Enfin l'aide de camp devait dévoiler à l'empereur toute l'horreur de sa situation. Ney en rejetait la responsabilité.

Mais Napoléon en voyait assez autour de lui pour juger du reste. Les fuyards le dépassaient : il sentait qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successivement l'armée, partie par partie, en commençant par les extrémités, pour en sauver la tête. Quand donc l'aide de camp voulut commencer, il l'interrompit brusquement par ces mots : " Colonel, je ne vous demande pas ces détails ! " Celui-ci se tut, comprenant que, dans ce désastre, désormais irrémédiable, et où il fallait à chacun toute sa force, l'empereur craignait des plaintes qui ne pouvaient qu'affaiblir celui qui s'y laissait aller et celui qui les entendait. Il remarqua l'attitude de Napoléon, celle qu'il conserva pendant toute cette retraite : elle était grave, silencieuse et résignée, souffrant moins de corps que les autres, mais bien plus d'esprit et acceptant son malheur.

En ce moment le général Charpentier lui envoyait de Smolensk un convoi de vivres. Bessières voulut s'en emparer ; mais l'empereur les fit passer sur-le-champ au prince de la Moskwa, en disant " que c'était à ceux qui se battaient à manger avant les autres." En même temps il envoya recommander à Ney " de se défendre assez pour lui donner quelque séjour à Smolensk, où l'armée mangerait, reposerait et se réorganiserait."

Mais si cet espoir soutint les uns dans leur devoir, beaucoup d'autres abandonnèrent tout pour courir vers ce terme promis à leurs souffrances. Pour Ney, il vit qu'il fallait une victime et qu'il était désigné ; il se dévoua, acceptant tout entier un danger grand comme son courage : dès lors il n'attache plus son honneur à des bagages, ni même à des canons, que l'hiver seul lui arrache. Un premier repli du Borysthène en arrête et retient une partie au pied de ses rampes de glace ; il les sacrifie sans hésiter, passe cet obstacle, se retourne, et force le fleuve ennemi qui traversait la route à lui servir de défense.

Toutefois les Russes s'avançaient à la faveur d'un bois et de nos voitures abandonnées ; de là ils fusillaient les soldats de Ney : la moitié de ceux-ci, dont les armes glacées gèlent les mains engourdies, se découragent ; ils lâchent prise, s'autorisant de leur faiblesse de la veille, fuyant parce qu'ils avaient fui ; ce qu'avant ils auraient regardé comme impossible. Mais Ney se jette au milieu d'eux, arrache une de leurs armes et les ramène au feu, que lui-même recommence, exposant sa vie en soldat, le fusil à la main, comme lorsqu'il n'était ni époux, ni père, ni riche, ni puissant et considéré, enfin comme s'il avait encore tout à gagner, quand il avait tout à perdre. En même temps qu'il redevint soldat il resta général : il s'aida du terrain, s'appuya d'une hauteur, se couvrit d'une maison palissadée. Ses généraux et ses colonels le

secondèrent vigoureusement, et l'ennemi, qui s'attendait à poursuivre, recula.

Par cette action Ney donna vingt-quatre heures de répit à l'armée ; elle en profita pour s'écouler vers Smolensk. Le lendemain et tous les jours suivants, ce fut un même héroïsme. De Viazma à Smolensk il combattit dix jours entiers.

CHAPITRE V.

Le 13 novembre il touchait à cette ville, où il ne devait entrer que le lendemain, et faisait volte-face pour maintenir l'ennemi, quand tout-à-coup les hauteurs auxquelles il voulait appuyer sa gauche se couvrirent d'une foule de fuyards. Dans leur effarement, ces malheureux se précipitaient et roulaient jusqu'à lui sur la neige glacée qu'ils teignaient de leur sang. Une bande de Cosaks, qu'on vit bientôt au milieu d'eux, fit comprendre la cause de ce désordre. Le maréchal étonné ayant fait dissiper cette nuée d'ennemis, aperçut derrière elle l'armée d'Italie revenant sans bagages, sans canons, toute dépouillée.

Platof l'avait tenue comme assiégée depuis Dorogobouje. Le prince Eugène avait quitté la grande route près de cette ville, et repris, pour se diriger sur Vitepsk, celle qui, deux mois avant, l'avait amené de Smolensk ; mais alors le Wop, qu'il traversa, n'était qu'un ruisseau ; on l'avait à peine remarqué : on y retrouva une rivière. Elle coulait sur un lit de fange que resserrent deux rives escarpées. Il fallut trancher ses berges raides et glacées, et donner l'ordre de démolir, pendant la nuit, les maisons voisines pour en construire un pont. Mais ceux qui s'y étaient

abrités s'y opposèrent. Le vice-roi, plus estimé que craint, ne fut point obéi. Les pontonniers se rebutèrent, et, quand le jour reparut avec les Cosaks, le pont, deux fois rompu, était abandonné.

Cinq à six mille soldats encore en ordre, deux fois autant d'hommes débandés, de malades et de blessés, plus de cent canons, leurs caissons et une multitude d'équipages bordaient l'obstacle. Ils couvraient une lieue de terrain. On tenta un gué à travers les glaçons que charriait le torrent. Les premiers canons qui se présentèrent atteignirent l'autre rive ; mais de moment en moment l'eau s'élevait, en même temps que le gué se creusait sous les roues et sous les efforts des chevaux. Un chariot s'engrava ; d'autres s'y ajoutèrent, et tout fut arrêté.

Cependant le jour s'avançait ; on s'épuisait en efforts inutiles : la faim, le froid et les Cosaks devenaient pressants, et le vice-roi se vit enfin réduit à ordonner l'abandon de son artillerie et de tous ses bagages. Ce fut alors un spectacle de désolation. Les possesseurs de ces biens eurent à peine le temps de s'en séparer ; pendant qu'ils choisissent leurs effets les plus indispensables et qu'ils en chargent des chevaux, une foule de soldats accourent : c'est surtout sur les voitures de luxe qu'ils se précipitent : ils brisent, ils enfoncent tout, se vengeant de leur misère sur ces richesses, de leurs privations sur ces jouissances, et les enlevant aux Cosaks qui les regardaient de loin. C'était aux vivres que la plupart en vou-

laient. Ils écartaient et rejetaient, pour quelques poignées de farine, les vêtements brodés, des tableaux, des ornements de toute espèce et des bronzes dorés. Le soir ce fut un singulier aspect que celui de ces richesses de Paris et de Moscou, de ce luxe de deux des plus grandes villes du monde, gisant épars et dédaignés sur une neige sauvage et déserte.

En même temps la plupart des artilleurs désespérés enclouent leurs pièces et dispersent leur poudre. D'autres en établissent une traînée, qu'ils poussent jusque sous des caissons arrêtés au loin, en arrière de nos bagages. Ils attendent que les Cosaks les plus avides soient accourus, et, quand ils les voient en grand nombre, tous acharnés au pillage, ils jettent la flamme d'un bivouac sur cette poudre. Le feu court, et dans l'instant il atteint son but ; les caissons sautent, les obus éclatent, et ceux des Cosaks qui ne sont pas détruits se dispersent épouvantés.

Quelques centaines d'hommes qu'on appelait encore la 14e division furent opposés à ces hordes, et suffirent pour les contenir hors de portée jusqu'au lendemain. Tout le reste, soldats, administrateurs, femmes et enfants, malades et blessés, poussés par les boulets ennemis, se pressaient sur la rive du torrent. Mais à la vue de ses eaux grossies, de leurs glaçons massifs et tranchants, et de la nécessité d'augmenter, en se plongeant dans ces flots glacés, le supplice d'un froid déjà intolérable, tous hésitèrent. Il fallut qu'un Italien, le colonel Delfanti, s'élançât le pre-

mier. Alors les soldats s'ébranlèrent, et la foule suivit. Il resta les plus faibles, les moins déterminés ou les plus avares. Ceux qui ne surent point rompre avec leur butin et quitter la fortune qui les quittait, ceux-là furent surpris dans leur hésitation. Le lendemain on vit de sauvages Cosaks, au milieu de tant de richesses, être encore avides des vêtements sales et déchirés de ces malheureux devenus leurs prisonniers ; ils les dépouillèrent, et les réunirent ensuite en troupeaux, puis ils les faisaient marcher nus sur la neige à grands coups de leurs lances.

L'armée d'Italie, ainsi démantelée, toute pénétrée des eaux du Wop, sans vivres, sans abri, passa la nuit sur la neige, près d'un village où ses généraux voulurent en vain se loger. Leurs soldats assiégeaient ces maisons de bois. Ces malheureux fondaient en désespérés et par essaims sur chaque habitation, profitant de l'obscurité qui les empêchait de reconnaître leurs chefs et d'en être reconnus. Ils arrachaient tout, portes, fenêtres, et jusqu'à la charpente des toits, peu touchés de réduire d'autres, quels qu'ils fussent, à bivouaquer comme eux-mêmes.

Leurs généraux les repoussaient inutilement ; ils se laissaient frapper sans se plaindre, sans se révolter, mais sans s'arrêter, même ceux des gardes royales et impériales ; car, dans toute l'armée, c'était, chaque nuit, des scènes pareilles. Les malheureux restaient silencieusement et activement acharnés sur ces murs de bois, qu'ils dépeçaient de tous côtés à la fois, et

qu'après de vains efforts leurs chefs étaient obligés d'abandonner, de peur qu'ils ne s'écroulassent sur eux. C'était un singulier mélange de persévérance dans leur dessein et de respect pour l'emportement de leurs généraux. Les feux bien allumés, ils passèrent la nuit à se sécher au bruit des cris, des imprécations, des gémissements de ceux qui achevaient de franchir le torrent, ou qui du haut de ses berges roulaient et se perdaient dans ses glaçons.

C'est un fait honteux pour l'ennemi qu'au milieu de ce désastre, et à la vue d'un si riche butin, quelques centaines d'hommes laissés à une demi-lieue du vice-roi, et sur l'autre rive du Wop, aient arrêté pendant vingt heures, non seulement le courage, mais aussi la cupidité des Cosaks de Platof. Peut-être l'hetman crut-il avoir assuré pour le lendemain la perte du vice-roi. En effet, toutes ses mesures furent si bien prises qu'à l'instant où l'armée d'Italie, après une marche inquiète et désordonnée, apercevait Doukhowtchina, ville encore entière, et se hâtait avec joie d'aller s'y abriter, elle en vit sortir plusieurs milliers de Cosaks avec des canons, qui l'arrêtèrent tout-à-coup. En même temps, Platof, avec toutes ses hordes, accourut et attaqua son arrière-garde et ses deux flancs.

Plusieurs témoins disent qu'alors ce fut un tumulte, un désordre complet ; que les hommes débandés, les femmes, les valets, se précipitèrent les uns sur les autres, et tout au travers des rangs ; qu'enfin

il y eut un instant où cette malheureuse armée ne fut plus qu'une foule informe, une vile cohue qui tourbillonnait sur elle-même. On crut tout perdu. Mais le sang-froid du prince et les efforts des chefs sauvèrent tout. Les hommes d'élite se dégagèrent, les rangs se rétablirent. On avança en tirant quelques coups de fusil, et l'ennemi, qui avait tout pour lui, hors le courage, seul bien qui nous restât, s'ouvrit et s'écarta, s'en tenant à une vaine démonstration.

On prit sa place encore toute chaude dans cette ville, hors de laquelle il alla bivouaquer et préparer de pareilles surprises jusques aux portes de Smolensk; car le désastre du Wop avait fait renoncer à se séparer de l'empereur ; là ces hordes s'enhardirent, elles enveloppèrent la quatorzième division. Quand le prince Eugène voulut la dégager, les soldats et les officiers, raidis par vingt degrés d'un froid que le vent rendait déchirant, restèrent étendus sur les cendres chaudes de leurs feux. On leur montra inutilement leurs compagnons environnés, l'ennemi qui s'approchait, enfin les balles et les boulets qui les atteignaient déjà ; ils s'obstinèrent à ne point se lever, protestant qu'ils aimaient mieux périr que d'avoir à supporter plus longtemps des maux aussi cruels. Les vedettes elles-mêmes avaient abandonné leurs postes. Le prince Eugène réussit cependant à sauver son arrière-garde. C'était en revenant avec elle sur Smolensk que ses traîneurs avaient été culbutés sur les soldats de Ney. Ils leurs communi-

quèrent leur effroi, tous se précipitèrent vers le Dnieper ; et ils s'amoncelaient à l'entrée du pont, sans songer à se défendre, lorsqu'une charge du quatrième régiment arrêta l'ennemi.

Son colonel, le jeune Fezensac, sut ranimer ces hommes à demi perclus de froid. Là, comme dans tout ce qui est action, on vit la supériorité des sentiments de l'ame sur les sensations du corps ; car toute sensation physique portait à se rebuter et à fuir, la nature le conseillait de ses cent voix les plus pressantes, et pourtant quelques mots d'honneur suffirent pour obtenir le dévouement le plus héroïque. Les soldats du quatrième régiment coururent en furieux contre l'ennemi, contre la montagne de neige et de glace dont il était maître, et contre l'ouragan du nord, car ils avaient tout contre eux. Ney lui-même fut obligé de les modérer.

Un reproche de leur colonel avait opéré ce changement. Ces simples soldats se dévouaient pour ne pas se manquer à eux-mêmes, par cet instinct qui veut du courage dans l'homme ; enfin par habitude et amour de la gloire, mot bien éclatant pour une position si obscure ! car qu'est-ce que la gloire d'un tirailleur qui périt sans témoins, qui n'est loué, blâmé ou regretté que par une escouade ! mais le cercle de chacun lui suffit ; une petite association renferme autant de passions qu'une grande. Les proportions des corps sont différentes ; mais ils sont composés des mêmes éléments, c'est la même vie qui les anime,

et les regards d'un peloton excitent un soldat, comme ceux d'une armée enflamment un général.

Enfin l'armée a revu Smolensk ; elle a touché à ce terme tant de fois offert à ses souffrances. Les soldats se la montrent. La voilà, cette terre promise, où sans doute leur famine va retrouver l'abondance, leur fatigue le repos, où les bivouacs par dix-neuf degrés de froid vont être oubliés dans des maisons bien chauffées. Là ils goûteront un sommeil réparateur ; ils pourront refaire leur habillement ; là de nouvelles chaussures et des vêtements propres au climat leur seront distribués !

A cette vue, les corps d'élite, quelques soldats, et les cadres ont seuls conservé leurs rangs ; le reste a couru et s'est précipité. Des milliers d'hommes, la plupart sans armes, ont couvert les deux rives escarpées du Borysthène ; ils se sont pressés en masse contre les hautes murailles et les portes de la ville ; mais leur foule désordonnée, leurs figures hâves, noircies de terre et de fumée, leurs uniformes en lambeaux, les vêtements bizarres par lesquels ils y ont suppléé, enfin leur aspect étrange, hideux, et leur ardeur effrayante, ont épouvanté. On a cru que, si l'on ne repoussait l'irruption de cette multitude enragée de faim, elle mettrait tout au pillage, et les portes lui ont été fermées.

On espérait ainsi que, par cette rigueur, on forcerait à se rallier. Alors, dans le reste de cette malheureuse armée, il s'est établi une horrible lutte entre

l'ordre et le désordre. C'est vainement que les uns ont prié, pleuré, conjuré, qu'ils ont menacé et cherché à ébranler les portes, qu'ils sont tombés mourants aux pieds de leurs compagnons chargés de les repousser ; ils les ont trouvés inexorables ; il a fallu qu'ils attendissent l'arrivée de la première troupe, encore commandée et en ordre.

C'étaient la vielle et la jeune garde. Les hommes débandés n'entrèrent qu'à sa suite ; eux et les autres corps qui, depuis le 8 jusqu'au 14, arrivèrent successivement, crurent qu'on n'avait retardé leur entrée que pour donner plus de repos et de vivres à cette garde. Leurs souffrances les rendirent injustes ; ils la maudirent : " Seraient-ils donc sans cesse sacrifiés à cette classe privilégiée ! à cette vaine parure qu'on ne voyait plus la première qu'aux revues, aux fêtes, et surtout aux distributions ! L'armée n'aurait-elle jamais que ses restes ? pour les obtenir, faudrait-il toujours attendre qu'elle fût rassasiée ? " On ne pouvait que leur répondre qu'essayer de tout sauver ce serait tout perdre ; qu'il fallait du moins conserver un corps entier, et donner la préférence à celui qui, dans une dernière occasion, pourrait faire un plus puissant effort.

Cependant ces malheureux sont dans cette Smolensk tant désirée ; ils ont laissé les rampes du Borysthène jonchées des corps mourants des plus faibles d'entre eux : l'impatience et plusieurs heures d'attente les ont achevés. Ils en laissent d'autres sur

l'escarpement de glace qu'il leur faut surmonter pour atteindre la haute ville. Le reste court aux magasins, et là il en expire encore pendant qu'ils en assiègent les portes, car on les en a repoussés: "Qui sont-ils ? de quel corps ? comment les reconnaître ? Les distributeurs des vivres en sont responsables ; ils ne doivent les délivrer qu'à des officiers autorisés et porteurs de reçus contre lesquels ils échangeront les rations qui leur sont confiées ; et ceux qui se présentent n'ont plus d'officiers, ils ne savent où sont leurs régiments." Les deux tiers de l'armée sont ainsi. Ces infortunés se répandent dans les rues, n'ayant plus d'espoir que le pillage. Mais partout des chevaux disséqués jusqu'aux os leur annoncent la famine; partout les portes et les fenêtres des maisons, brisées et arrachées, ont servi à alimenter les bivouacs ; ils n'y trouvent point d'asiles, point de quartiers d'hiver préparés, point de bois ; les malades, les blessés, restent dans les rues, sur les charrettes qui les ont apportés.

Alors seulement ces hommes débandés cherchent leurs drapeaux ; ils les rejoignent momentanément pour y trouver des vivres ; mais tout le pain qu'on avait pu confectionner venait d'être distribué ; il n'y avait plus de biscuit, point de viande. On leur délivra de la farine de seigle, des légumes secs et de l'eau-de-vie. Il fallut des efforts inouïs pour empêcher les détachements des différents corps de s'entretuer aux portes des magasins ; puis, quand après

de longues formalités ces misérables vivres étaient délivrés, les soldats refusaient de les porter à leurs régiments, ils se jetaient sur les sacs, en arrachaient quelques livres de farine, et s'allaient cacher pour les dévorer. Il en fut de même pour l'eau-de-vie. Le lendemain on trouva les maisons pleines des cadavres de ces infortunés.

L'empereur arriva le 9 novembre, au milieu de cette scène de désolation. Il s'enferma dans l'une des maisons de la place neuve, et n'en sortit, le 14, que pour continuer sa retraite. Il comptait sur quinze jours de vivres et de fourrages pour une armée de cent mille hommes ; il ne s'en trouvait pas la moitié en farine, riz et eau-de-vie. La viande manquait. On entendit ses cris de fureur contre l'un des hommes chargés de cet approvisionnement. Le munitionnaire n'obtint la vie qu'en se traînant longtemps sur ses genoux aux pieds de Napoléon. Peut-être les raisons qu'il donna firent-elles plus pour lui que ses supplications.

Ainsi les grandes expéditions s'écrasent sous leur propre poids. Les bornes humaines avaient été dépassées : le génie de Napoléon, en voulant s'élever au-dessus du temps, du climat et des distances, s'était comme perdu dans l'espace ; quelque grande que fût sa mesure, il avait été au-delà.

Au reste, il s'emportait par besoin. Il ne s'était point fait illusion sur ce dénuement. Alexandre seul l'avait trompé. Accoutumé à triompher de tout par la

terreur de son nom et par l'étonnement qu'inspiraient son audace, son armée, lui, sa fortune, il avait tout mis au hasard d'un premier mouvement d'Alexandre. C'était toujours le même homme de l'Egypte, de Marengo, d'Esslingen ; c'était Fernand Cortez ; c'était le Macédonien, brûlant ses vaisseaux, et surtout voulant, malgré ses soldats, s'enfoncer encore dans l'Asie inconnue ; c'était enfin César, risquant sur une barque toute sa fortune.

Cette armée était sortie de Moscou forte de cent mille combattants : en vingt-cinq jours elle était réduite à trente-six mille hommes. Déjà l'artillerie avait perdu trois cent cinquante canons ; et pourtant ces faibles restes étaient toujours divisés en huit armées, que surchargeaient soixante mille traîneurs sans armes, et une longue traînée de canons et de bagages. On ne sait si ce fut cet embarras d'hommes et de voitures, ou, ce qui est plus vraisemblable, une fausse sécurité, qui conduisit l'empereur à mettre un jour d'intervalle entre le départ de chaque maréchal. Mais enfin lui, Eugène, Davout et Ney ne sortirent de Smolensk que successivement. Ney ne devait en partir que le 16 ou le 17. Il avait l'ordre de faire scier les tourillons des pièces qu'on abandonnait, de les faire enterrer, de détruire leurs munitions, de pousser tous les traîneurs devant lui, et de faire sauter les tours d'enceinte de la ville

CHAPITRE VI.

Ce fut le 14 novembre, vers cinq heures du matin, que la colonne impériale sortit enfin de Smolensk. Sa marche était encore décidée, mais morne et taciturne comme la nuit, comme cette nature muette et décolorée au milieu de laquelle elle s'avançait. Ce silence n'était interrompu que par le retentissement des coups dont on accablait les chevaux, et par des imprécations courtes et violentes, quand les ravins se présentèrent, et que, sur ces pentes de glace, les hommes, les chevaux et les canons roulèrent dans l'obscurité les uns sur les autres. Cette première journée fut de cinq lieues. Il fallut à l'artillerie de la garde vingt-deux heures d'efforts pour les parcourir. Néanmoins cette première colonne arriva sans une grande perte d'hommes à Korythnia, que dépassa Junot avec son corps d'armée westphalien, réduit à sept cents hommes. Une avant-garde avait été poussée jusqu'à Krasnoé. De Korythnia à Krasnoé, à deux lieues à droite du grand chemin, coule le Borysthène. C'est à la hauteur de Korythnia qu'une autre route, celle d'Elnia à Krasnoé, se rapproche du grand chemin. Ce jour-là même elle nous amenait Kutusof : il la couvrait tout entière

avec quatre-vingt-dix mille hommes ; il côtoyait, il dépassait Napoléon ; et par des chemins qui vont d'une route à l'autre il envoyait des avant-gardes traverser notre retraite.

En même temps Kutusof, avec le gros de son armée, s'acheminait et s'établissait en arrière de ces avant-gardes et à portée de toutes, s'applaudissant du succès de ses manœuvres, que sa lenteur lui aurait fait manquer sans notre imprévoyance ; car ce fut un combat de fautes, où, les nôtres ayant été plus graves, nous pensâmes tous périr. Les choses ainsi disposées, le général russe dut croire que l'armée française lui appartenait de droit ; mais le fait nous sauva. Kutusof se manqua à lui-même au moment de l'action ; sa vieillesse exécuta à demi et mal ce qu'elle avait sagement combiné. Pendant que toutes ces masses se disposaient autour de Napoléon, lui, tranquille dans une misérable masure, la seule qui restât du village de Korythnia, semblait ou ignorer ou mépriser tous ces mouvements d'hommes, d'armes et de chevaux, qui l'environnaient de toutes parts ; du moins n'envoya-t-il pas l'ordre aux trois corps restés à Smolensk de se hâter : lui-même attendit le jour pour se mettre en mouvement.

Sa colonne s'avança sans précaution : elle était précédée par une foule de maraudeurs qui se pressaient d'atteindre Krasnoé, lorsqu'à deux lieues de cette ville une rangée de Cosaks, placés depuis les hauteurs à notre gauche jusqu'en travers de

la grande route, leur apparut. Saisis d'étonnement, nos soldats s'arrêtèrent : ils ne s'attendaient à rien de pareil, et d'abord ils crurent que, sur cette neige, un destin ennemi avait tracé entre eux et l'Europe cette ligne longue, noire et immobile, comme le terme fatal assigné à leurs espérances. Quelques-uns, abrutis par la misère, insensibles, les yeux fixés vers leur patrie, en suivant machinalement et obstinément cette direction, n'écoutèrent aucun avertissement, ils allèrent se livrer ; les autres se pelotonnèrent, et l'on resta de part et d'autre à se considérer. Mais bientôt quelques officiers survinrent ; ils mirent quelque ordre dans ces hommes débandés, et sept à huit tirailleurs qu'ils lancèrent suffirent pour percer ce rideau si menaçant.

Les Français souriaient de l'audace d'une si vaine démonstration, quand tout-à-coup, des hauteurs à leur gauche, une batterie ennemie éclata ; ses boulets traversaient la route. En même temps trente escadrons se montrèrent du même côté ; ils menacèrent le corps westphalien qui s'avançait, et dont le chef, se troublant, ne fit aucune disposition.

Ce fut un officier blessé, inconnu à ces Allemands, et que le hasard avait amené là, qui, d'une voix indignée, s'empara de leur commandement. Ils obéirent, ainsi que leur chef. Dans ce danger pressant les distances de convention disparurent. L'homme réellement supérieur, s'étant mon-

tré, servit de ralliement à la foule, qui se groupa autour de lui, et dans laquelle celui-ci put voir le général en chef muet, interdit, recevant docilement son impulsion et reconnaissant sa supériorité, qu'après le danger il contesta, mais dont il ne chercha pas, comme il arrive trop souvent, à se venger. L'ennemi voyant cette tête de colonne marcher en bon ordre n'osa l'attaquer que par ses boulets ; ils furent méprisés, et bientôt on les laissa derrière soi. Quand ce fut aux grenadiers de la vieille garde à passer au travers de ce feu, ils se resserrèrent autour de Napoléon, comme une forteresse mobile, fiers d'avoir à le protéger.

En même temps, les feux de l'ennemi devenant importuns, il les envoya éteindre, et deux heures après il atteignit Krasnoé. Le seul aspect de Sébastiani et des premiers grenadiers qui le devançaient avait suffi pour en repousser l'infanterie ennemie. Napoléon y entra inquiet, ignorant à qui il avait eu affaire, et avec une cavalerie trop faible pour qu'il pût se faire éclairer par elle hors de portée du grand chemin. Il laissa Mortier et sa jeune garde à une lieue derrière lui, tendant ainsi de trop loin une main trop faible à son armée, et décidé à l'attendre.

Le passage de sa colonne n'avait pas été sanglant, mais elle n'avait pu vaincre le terrain comme les hommes ; la route était montueuse, chaque éminence retint des canons qu'on n'encloua pas, et des bagages qu'on pilla avant de les abandonner. Les Russes,

de leurs collines, virent tout l'intérieur de l'armée, ses faiblesses, ses difformités, ses parties les plus honteuses, enfin tout ce que d'ordinaire on cache avec le plus de soin.

Néanmoins il semblait que, du haut de sa position, Miloradowitch se fût contenté d'insulter au passage de l'empereur et de cette vieille garde depuis si longtemps l'effroi de l'Europe. Il n'osa ramasser ses débris que lorsqu'elle se fut écoulée ; mais alors il s'enhardit, resserra ses forces, et, descendant de ses hauteurs, il s'établit fortement avec vingt mille hommes en travers de la grande route ; par ce mouvement il séparait de l'empereur, Eugène, Davout et Ney, et fermait à ces trois chefs le chemin de l'Europe.

Pendant qu'il se préparait ainsi, Eugène s'efforçait de réunir dans Smolensk ses troupes dispersées ; il les arracha avec peine du pillage des magasins, et ne réussit à rallier huit mille hommes que lorsque la journée du 15 fut avancée. Il fallut qu'il leur promît des vivres et qu'il leur montrât la Lithuanie, pour les décider à se remettre en route. La nuit arrêta ce prince à trois lieues de Smolensk ; déjà la moitié de ses soldats avaient quitté leurs rangs. Le lendemain il continua sa route avec ceux que le froid de la nuit et de la mort n'avait pas fixés autour de leurs bivouacs.

Le bruit du canon qu'on avait entendu la veille avait cessé ; la colonne royale s'avançait péniblement,

ajoutant ses débris à ceux qu'elle rencontrait. A sa tête, le vice-roi et son chef d'état-major, abîmés dans leurs tristes pensées, laissaient leurs chevaux marcher en liberté. Ils se détachèrent insensiblement de leur troupe sans s'apercevoir de leur isolement ; car la route était parsemée de traîneurs et d'hommes marchant à volonté, qu'on avait renoncé à maintenir en ordre.

Ils continuèrent ainsi jusqu'à deux lieues de Krasnoé ; mais alors un mouvement singulier qui se passait devant eux fixa leurs regards distraits. Plusieurs des hommes débandés s'étaient arrêtés subitement. Ceux qui les suivaient, les atteignant, se groupaient avec eux ; d'autres, déjà plus avancés, reculaient sur les premiers, ils s'attroupaient ; bientôt ce fut une masse. Alors le vice-roi, surpris, regarde autour de lui ; il s'aperçoit qu'il a devancé de près d'une heure de marche son corps d'armée, qu'il n'a près de lui qu'environ quinze cents hommes de tous grades, de toutes nations, sans organisation, sans chefs, sans ordre, sans armes prêtes ou propres pour un combat, et qu'il est sommé de se rendre. Cette sommation vient d'être repoussée par une exclamation générale d'indignation ! Mais le parlementaire russe, qui s'est présenté seul, a insisté : "Napoléon et sa garde, a-t-il dit, sont battus ; vingt mille Russes vous environnent : vous n'avez plus de salut que dans des conditions honorables, et Miloradowitch vous les propose !"

A ces mots, Guyon, l'un de ces généraux dont tous les soldats étaient morts ou dispersés, s'est élancé de la foule, et d'une voix forte s'est écrié : " Retournez promptement d'où vous venez ; allez, dites à celui qui vous envoie que, s'il a vingt mille hommes, nous en avons quatre-vingt mille ! " et le Russe interdit s'est retiré.

Un instant avait suffi pour cet événement, et déjà des collines à gauche de la route jaillissaient des éclairs et des tourbillons de fumée ; une grêle d'obus et de mitraille balayait le grand chemin, et des têtes de colonnes menaçantes montraient leurs baïonettes. Le vice-roi eut un moment d'hésitation. Il lui répugnait de quitter cette malheureuse troupe ; mais enfin, lui laissant son chef d'état-major, il retourna à ses divisions pour les amener au combat, pour leur faire dépasser l'obstacle avant qu'il devînt insurmontable, ou pour périr : car ce n'était pas avec l'orgueil d'une couronne et de tant de victoires qu'on pouvait songer à se rendre.

Cependant Guilleminot appelle à lui les officiers qui, dans cet attroupement, se trouvent mêlés avec les soldats. Plusieurs généraux, des colonels, un grand nombre d'officiers, en sortent et l'entourent ; ils se concertent, et, le proclamant leur chef, ils se partagent en pelotons tous ses hommes jusque-là confondus en une seule masse, et qu'il était impossible de remuer. Cette organisation se fit sous un feu violent. Des officiers supérieurs allèrent se placer

fièrement dans les rangs, et redevinrent soldats. Par une autre fierté, quelques marins de la garde ne voulurent pour chef qu'un de leurs officiers, tandis que chacun des autres pelotons était commandé par un général. Jusque-là ils n'avaient eu que l'empereur pour colonel ; près de périr, ils soutenaient leur privilège, que rien ne leur faisait oublier, et qu'on respecta.

Tous ses braves gens, ainsi disposés, continuèrent leur marche vers Krasnoé ; et déjà ils avaient dépassé les batteries de Miloradowitch, quand celui-ci, lançant ses colonnes sur leurs flancs, les serra de si près qu'il les força de faire volte-face et de choisir une position pour se défendre. Il faut le dire pour l'éternelle gloire de ces guerriers, ces quinze cents Français et Italiens, un contre dix, et n'ayant pour eux qu'une contenance décidée et quelques armes en état de faire feu, tinrent leurs ennemis en respect pendant une heure.

Les Russes, placés dans une position offensive, s'y défendaient ; leurs boulets seuls attaquaient Eugène. Une canonnade foudroyante de leur côté, et presque nulle du nôtre, était engagée. Eugène, fatigué de leurs feux, se décide ; il appelle la 14e division française, la dispose à gauche du grand chemin, et lui montre la hauteur boisée où s'appuie l'ennemi, et qui fait sa principale force ; c'est le point décisif, et, pour faire tomber le reste, il faut l'enlever. Il ne

l'espérait pas ; mais cet effort fixerait de ce côté l'attention et les forces de l'ennemi, la droite de la grande route pourrait rester libre, et l'on essaierait d'en profiter.

Trois cents soldats, formés en trois troupes, furent les seuls qu'on put décider à monter à cet assaut. On vit ces hommes dévoués s'avancer résolument contre des milliers d'ennemis, sur une position formidable. Une batterie de la garde italienne s'avança pour les protéger ; mais d'abord les batteries russes la brisèrent, et leur cavalerie s'en empara. Cependant les trois cents Français, que déchire la mitraille, persévèrent ; et déjà ils atteignaient la position ennemie, quand soudain, des deux côtés du bois, débouchent au galop deux masses de cavalerie qui fondent sur eux, les écrasent, et les massacrent. Tous périrent, emportant avec eux tout ce qui restait de discipline et de courage dans leur division.

Ce fut alors que reparut le général Guilleminot. Dans une position si critique, que le prince Eugène, avec quatre milliers d'hommes affaiblis, restes de plus de quarante-deux mille, n'ait point désespéré, qu'il ait encore montré une contenance audacieuse, on le conçoit de ce chef ; mais que la vue de notre désastre et l'ardeur du succès n'aient inspiré aux Russes que des efforts indécis, et qu'enfin ils aient laissé la nuit terminer le combat, c'est ce qui fait encore aujourd'hui le sujet de notre étonnement. La victoire

était si nouvelle pour eux que, la tenant dans leurs mains, ils ne surent point en profiter ; ils remirent au lendemain pour achever.

Mais le vice-roi s'apercevait que la plupart de ces Moscovites, attirés par ses démonstrations, s'étaient portés à la gauche de la route, et il attendait que la nuit, cette alliée du plus faible, eût enchaîné tous leurs mouvements. Alors, laissant des feux de ce côté pour tromper l'ennemi, il s'en écarte, et, tout au travers des champs, il tourne, il dépasse en silence la gauche de la position de Miloradowitch, pendant que, trop sûr de son succès, ce général y rêvait à la gloire de recevoir le lendemain l'épée du fils de Napoléon.

Au milieu de cette marche hasardeuse il y eut un moment terrible. Dans l'instant le plus critique, quand ces hommes, restes de tant de combats, s'écoulaient, en retenant leur haleine et le bruit de leurs pas, le long de l'armée russe ; quand tout pour eux dépendait d'un regard ou d'un cri d'alarme, tout-à-coup la lune, sortant brillante d'un nuage épais, vint éclairer leurs mouvements. En même temps une voix russe éclate, leur crie d'arrêter, et leur demande qui ils sont. Ils se crurent perdus ! mais Klisky, un Polonais, court à ce Russe, et lui parlant dans sa langue sans se troubler : "Tais-toi, malheureux ! lui dit-il à voix basse. Ne vois-tu pas que nous sommes du corps d'Ouwarof, et que nous allons en expédition secrète?" Le russe trompé se tut. Enfin, après deux heu-

res d'une marche cruelle, on rejoignit la grande route; et le vice-roi était déjà dans Krasnoé quand, le 17 novembre, Miloradowitch, descendant de ses hauteurs pour le saisir, ne trouvait plus sur le champ de bataille que des traîneurs qu'aucun effort n'avait pu déterminer la veille à quitter leurs feux.

CHAPITRE VII.

De son côté, l'empereur, pendant toute la journée précédente, avait attendu le vice-roi. Dans son anxiété, il rassemble les maréchaux qui lui restent. C'étaient Berthier, Bessières, Mortier, Lefebvre : eux sont sauvés ; ils ont franchi l'obstacle ; la Lithuanie leur est ouverte ; ils n'ont qu'à continuer leur retraite ; mais abandonneront-ils leurs compagnons au milieu de l'armée russe ? non, sans doute ; et ils se décident à rentrer dans cette Russie pour les en sauver ou pour y succomber avec eux. Cette détermination prise, Napoléon en prépara froidement les dispositions. De grands mouvements qui se manifestaient autour de lui ne l'ébranlèrent point. Ils lui montraient Kutusof s'avançant pour l'envelopper et le saisir lui-même dans Krasnoé.

Le malheur l'irritant au lieu de l'abattre, il avait appelé Rapp, et s'était écrié " qu'il fallait partir sur-le-champ, et, tout au travers de l'obscurité, courir attaquer cette infanterie à la baïonnette ; que c'était la première fois qu'elle montrait tant d'audace, et qu'il voulait l'en faire repentir de manière à ce qu'elle n'osât plus approcher de si près de son quartier-gé-

néral." Puis, rappelant aussitôt son aide de camp : "Mais non, avait-il repris : que Roguet et sa division marchent seuls ! Toi, reste ; je ne veux pas que tu sois tué ici ; j'aurai besoin de toi dans Dantzick."

Rapp, en allant porter cet ordre à Roguet, s'étonna de ce que son chef, entouré de quatre-vingt mille ennemis qu'il allait attaquer le lendemain avec neuf mille hommes, doutât assez peu de son salut pour songer à ce qu'il aurait à faire à Dantzick, dans une ville dont l'hiver, deux autres armées ennemies, la famine, et cent quatre-vingts lieues le séparaient.

L'attaque nocturne réussit. Roguet jugea de la position des ennemis par la direction de leurs feux ; ils occupaient deux villages liés par un plateau que défendait un ravin. Ce général dispose sa troupe en trois colonnes d'attaque : celles de droite et de gauche s'approcheront sans bruit et le plus près possible de l'ennemi ; puis, au signal de charge, que lui-même va leur donner du centre, elles se précipiteront sur les Russes, sans tirer, à coups de baïonnettes. Aussitôt les deux ailes de la jeune garde engagèrent le combat. Pendant que les Russes, surpris et ne sachant où se défendre, flottaient de leur droite à leur gauche, Roguet avec sa colonne se rua brusquement sur leur centre et au milieu de leur camp, où il entra pêle-mêle avec eux. Ceux-ci, divisés et en désordre, n'eurent que le temps de jeter la plupart de leurs grosses et petites armes dans un lac voisin et de mettre le feu à leurs abris ; mais ces flammes, au

lieu de les préserver, ne firent qu'éclairer leur destruction.

Ce choc arrêta pendant vingt-quatre heures le mouvement de l'armée russe ; il donna à l'empereur la possibilité de séjourner à Krasnoé, et au prince Eugène celle de l'y rejoindre pendant la nuit suivante. Napoléon reçut ce prince avec une joie vive ; mais bientôt il retomba dans une inquiétude d'autant plus grande pour Ney et Davout.

Le 17, avant le jour, il envoie ses ordres, il s'arme, il sort, et lui-même à pied, à la tête de sa vieille garde, il la met en mouvement. Mais ce n'est point vers la Pologne, son alliée, qu'il marche, ni vers cette France où il se retrouverait encore le chef d'une dynastie naissante et l'empereur de l'Occident. Il a dit, en saisissant son épée : “J'ai assez fait l'empereur, il est temps que je fasse le général.” Et c'est au milieu de quatre-vingt mille ennemis qu'il retourne, qu'il s'enfonce pour attirer sur lui tous leurs efforts, pour les détourner de Davout et de Ney, et arracher ces deux chefs du sein de cette Russie qui s'était refermée sur eux.

Le jour parut alors, montrant, d'un côté les bataillons et les batteries russes qui, de trois côtés, devant, à droite et derrière nous, bordaient l'horizon ; et, de l'autre, Napoléon et ses six mille gardes s'avançant d'un pas ferme, et s'allant placer au milieu de cette terrible enceinte. En même temps Mortier, à quelques pas devant son empereur, développe en face de

toute la grande armée russe les cinq mille hommes qui lui restent. Leur but était de défendre le flanc droit de la grande route. Un bataillon des chasseurs de la vieille garde, placé en carré comme un fort, auprès du grand chemin, servit d'appui à la gauche de nos jeunes soldats. A leur droite, dans les plaines de neige qui environnent Krasnoé, les restes de la cavalerie de la garde, quelques canons, et les douze cents chevaux de Latour-Maubourg, car depuis Smolensk le froid lui en avait tué ou dispersé cinq cents, tinrent la place des bataillons et des batteries qui manquaient à l'armée française.

Cependant Roguet avait été rappelé de Maliewo sur le champ de bataille. L'ennemi poussait des colonnes au travers de ce village, et s'étendait de plus en plus au-delà de notre droite pour nous environner. La bataille s'engage alors ! mais quelle bataille ? Il n'y avait plus là pour l'empereur d'illuminations soudaines, d'inspirations subites, d'éclairs, ni rien de ces grands coups si imprévus par leur hardiesse, qui ravissent la fortune, arrachent la victoire, et dont il avait tant de fois décontenancé, étourdi, écrasé ses ennemis : tous leurs pas étaient libres, tous les nôtres enchaînés, et ce génie de l'attaque était réduit à se défendre.

Aussi est-ce là qu'on a bien vu que la renommée n'est point une ombre vaine, que c'est une force réelle et doublement puissante par l'inflexible fierté qu'elle porte à ses favoris, et par les timides précautions

qu'elle suggère à ceux qui osent l'attaquer. Les Russes n'avaient qu'à marcher en avant, sans manœuvres, sans feux même ; leur masse suffisait ; ils en eussent écrasé Napoléon et sa faible troupe ; mais ils n'osèrent l'aborder ! l'aspect du conquérant de l'Egypte et de l'Europe leur imposa.

Mais chaque instant renforçait l'ennemi et affaiblissait Napoléon. L'est, le sud, l'ouest étincelaient de feux ennemis ; on ne respirait que d'un seul côté, qui restait encore libre, celui du nord et du Dnieper, vers une éminence, au pied de laquelle étaient le grand chemin et l'empereur. On crut alors s'apercevoir qu'elle se couvrait de canons. Ils étaient là sur la tête de Napoléon ; ils l'auraient écrasé à bout portant ; on l'en avertit ; il y jeta un moment les yeux et dit ces seuls mots : "Eh bien, qu'un bataillon de mes chasseurs s'en empare !" Puis aussitôt, sans s'en occuper davantage, ses regards et son attention se retournèrent vers le péril de Mortier.

Alors enfin parut Davout au travers d'un nuage de Cosaks, qu'il dissipait en marchant précipitamment. A la vue de Krasnoé, les troupes de ce maréchal se débandèrent et coururent à travers champs, pour dépasser la droite de la ligne ennemie, par derrière laquelle elles arrivaient. Davout et ses généraux ne purent les rallier qu'à Krasnoé.

Le premier corps était sauvé, mais on apprenait en même temps que notre arrière-garde ne pouvait plus se défendre dans Krasnoé ; que Ney était peut-être

encore dans Smolensk, et qu'il fallait renoncer à l'attendre. Pourtant Napoléon hésitait : il ne pouvait se résoudre à ce grand sacrifice.

Mais enfin, comme tout allait périr, il se décide ; il appelle Mortier, et, lui serrant la main avec douleur, il lui dit " qu'il n'a plus un instant à perdre ; que l'ennemi le déborde de toutes parts ; que déjà Kutusof peut atteindre Lyadi, Orcha même, et le dernier repli du Borysthène avant lui : il va donc s'y porter rapidement avec sa vieille garde pour occuper ce passage. Davout relèvera Mortier ; mais tous deux doivent s'efforcer de tenir dans Krasnoé jusqu'à la nuit, après quoi ils viendront le rejoindre." Alors, le cœur plein du malheur de Ney et du désespoir de l'abandonner, il s'éloigne lentement du champ de bataille.

Cependant l'empereur s'était arrêté à Lyadi, à quatre lieues du champ de bataille. La nuit venue, il apprend que Mortier, qu'il croit derrière lui, l'a dépassé. Il s'attriste, s'inquiète, le fait venir, et, d'une voix émue, il lui dit " que sans doute il s'est battu glorieusement ; qu'il a bien souffert : mais pourquoi met-il son empereur entre lui et l'ennemi ? pourquoi l'expose-t-il à être enlevé ? "

Ce maréchal avait dépassé Napoléon sans le savoir. Il s'expliqua ; il répondit " qu'il avait d'abord laissé Davout dans Krasnoé, cherchant encore à rallier ses troupes, et que lui s'était arrêté non loin de là ; mais que le premier corps, renversé sur le sien, l'avait

forcé de rétrograder ; qu'au reste Kutusof suivait mollement son succès, et qu'il semblait ne s'être présenté sur notre flanc, avec toute son armée, que pour contempler notre misère et ramasser nos débris."

Le lendemain on marcha avec hésitation. Les traîneurs impatients prirent les devants ; tous dépassèrent Napoléon ; ils le virent à pied, un bâton à la main, s'avançant péniblement, avec répugnance, et s'arrêtant à chaque quart d'heure, comme s'il ne pouvait s'arracher à cette vieille Russie, dont alors il dépassait la frontière, et où il laissait son malheureux compagnon d'armes.

Le soir, on atteignit Dombrowna, ville de bois et peuplée comme Lyadi ; spectacle nouveau pour cette armée, qui depuis trois mois ne voyait que des ruines. On était enfin hors de la vieille Russie, hors de ces déserts de neige et de cendres ; on entrait dans un pays habité, ami, et dont on entendait le langage. En même temps le ciel s'adoucit, le dégel commença ; on reçut quelques vivres.

Ainsi l'hiver, l'ennemi, la solitude, et même, pour quelques-uns, les bivouacs et la famine, tout cessait à la fois ; mais il était trop tard. L'empereur voyait son armée détruite ; à tout moment le nom de Ney s'échappait de sa bouche avec des exclamations de douleur. Cette nuit surtout on l'entendit gémir et s'écrier "que la misère de ses pauvres soldats lui déchirait le cœur, et pourtant qu'il ne pouvait les secourir sans se fixer en quelque lieu ;

mais où pouvoir se reposer, sans munitions de guerre ni de bouche, et sans canons ? Il n'était plus assez fort pour s'arrêter ; il fallait donc gagner Minsk le plus vite possible."

Il parlait ainsi, quand un officier polonais accourut avec la nouvelle que cette Minsk, son magasin, sa retraite, son unique espoir, venait de tomber au pouvoir des Russes. Tchitchakof y était entré le 16. Napoléon resta d'abord muet et comme frappé par ce dernier coup ; puis, s'élevant en proportion de son danger, il reprit froidement : " Eh bien ! il ne nous reste plus qu'à nous faire jour avec nos baïonnettes."

Mais, pour joindre ce nouvel ennemi, et pour échapper à Kutusof et à Wittgenstein, il fallait traverser la Bérézina à Borizof : c'est pourquoi Napoléon envoie sur-le-champ à Dombrowski l'ordre d'occuper promptement ce passage. Il écrit au duc de Reggio de marcher rapidement sur ce même point, et de courir reprendre Minsk.

A Orcha on trouva des établissements de vivres assez abondants, un équipage de pont de soixante bateaux avec tous ses agrès, qui furent tous brûlés, et trente-six canons attelés, qui furent distribués entre Davout, Eugène et Maubourg. On revit là, pour la première fois, des officiers et des gendarmes chargés d'arrêter, sur les deux ponts du Dnieper, la foule des traîneurs, pour leur faire rejoindre leurs drapeaux. Mais ces aigles qui jadis promettaient tout, on les voyait comme de sinistres augures.

Napoléon entra dans Orcha avec six mille gardes, restes de trente-cinq mille ! Eugène avec dix-huit cents soldats, restes de quarante-deux mille ! Davout avec quatre mille combattants, restes de soixante-dix mille ! Ce maréchal lui-même avait tout perdu ; il était sans linge et exténué de faim. Il se jeta sur un pain, qu'un de ses compagnons d'armes lui offrit, et le dévora. On lui donna un mouchoir pour qu'il pût essuyer sa figure couverte de frimas. Il s'écriait "que des hommes de fer pouvaient seuls supporter de pareilles épreuves ; qu'il y avait impossibilité matérielle d'y résister ; que les forces humaines avaient des bornes, qu'elles étaient toutes dépassées."

L'empereur tenta vainement d'arrêter ce découragement. Seul, on l'entendait gémir sur les souffrances de ses soldats ; mais au-dehors, sur cela même, il voulait paraître inflexible. Il fit donc proclamer "que chacun eût à rentrer dans ses rangs ; que sinon il ferait arracher aux chefs leurs grades, et aux soldats leur vie." Cette menace ne produisit ni bon ni mauvais effet sur des hommes devenus insensibles ou désespérés, fuyant, non le danger, mais la souffrance, et craignant moins la mort dont on les menaçait que la vie telle qu'on la leur offrait.

CHAPITRE VIII.

Cependant tout était changé : deux armées ennemies lui coupaient sa retraite. Il s'agissait de savoir au travers de laquelle il tenterait de se faire jour ; et comme ces forêts lithuaniennes où il allait s'enfoncer lui étaient inconnues, il appela ceux des siens qui les avaient traversées pour arriver jusqu'à lui. L'empereur commença par leur dire "que le trop d'habitude des grands succès préparait souvent de grands revers, mais qu'il n'était pas question de récriminer." Puis il parle de la prise de Minsk ; et, convenant de l'habileté des manœuvres persévérantes de Kutusof sur son flanc droit, il déclara "qu'il voulait abandonner sa ligne d'opération sur Minsk, se joindre aux ducs de Bellune et de Reggio, passer sur le ventre à Wittgenstein, et regagner Vilna en tournant la Bérézina par ses sources."

Jomini combattit ce projet. Ce général suisse allégua la position de Wittgenstein dans de longs défilés. Sa résistance y pourrait être ou opiniâtre, ou flexible, mais assez longue pour consommer notre perte. Il ajouta que, dans cette saison et dans un si grand désordre, un changement de route achèverait de perdre l'armée ; qu'elle s'égarerait dans ces che-

mins de traverse, au milieu de forêts stériles et marécageuses. Borizof et son pont sur la Bérézina étaient encore libres ; il suffirait de l'atteindre.

Alors Napoléon, vaincu dans cette dernière espérance de gloire, se décida pour Borizof. Il ordonna au général Eblé d'aller, avec huit compagnies de sapeurs et de pontonniers, assurer son passage sur la Bérézina, et à Jomini de lui servir de guide. Mais ce fut en disant " qu'il était cruel de se retirer sans combattre, de paraître fuir. Pourquoi n'a-t-il aucun magasin, aucun point d'appui qui lui permette de s'arrêter et de montre à l'Europe qu'il sait toujours combattre et vaincre ? "

Toutes ses illusions étaient détruites. A Smolensk, où il était arrivé et d'où il était parti le premier, il avait plutôt encore appris que vu son désastre. A Krasnoé, où nos misères s'étaient déroulées successivement sous ses yeux, le péril avait été une distraction ; mais à Orcha il put contempler à la fois et à loisir toute son infortune. A Smolensk, trente mille combattants, cent cinquante canons, le trésor, l'espoir de vivre et de respirer derrière la Bérézina, restaient encore ; ici c'étaient à peine dix mille soldats presque sans vêtements, sans chaussure, embarrassés dans une foule de mourants, quelques canons et un trésor pillé.

Mais Napoléon se décide lentement à quitter le Borysthène. Il lui semble que ce serait abandonner encore une fois le malheureux Ney, et renoncer pour

toujours à cet intrépide compagnon d'armes. Là, comme à Lyadi et à Dombrowna, à chaque instant du jour et de la nuit, il appelle, il envoie demander si l'on n'a rien appris de ce maréchal ; mais rien de son existence ne transpire au travers de l'armée russe ; voilà quatre jours que dure ce silence de mort, et pourtant l'empereur espère toujours.

Enfin, forcé le 20 novembre de quitter Orcha, il y laisse encore Eugène, Mortier et Davout, et s'arrête à deux lieues de là, demandant Ney, l'attendant encore. C'était une même douleur dans toute l'armée, dont alors Orcha contenait les restes. Dès que les soins les plus pressants laissèrent un instant de repos, toutes les pensées, tous les regards se tournèrent vers la rive russe. On écoutait si quelque bruit de guerre n'annoncerait pas l'arrivée de Ney, ou plutôt ses derniers soupirs ; mais l'on ne voyait que des ennemis, qui déjà menaçaient les ponts du Borysthène ! L'un des trois chefs voulut alors les détruire ; les autres s'y opposèrent: c'eût été se séparer encore plus de leur compagnon d'armes, convenir qu'ils désespéraient de le sauver, et, consternés d'une si grande infortune, ils ne pouvaient s'y résigner.

Mais enfin avec cette quatrième journée finit l'espoir. La nuit n'amena qu'un repos fatigant. On s'accusait du malheur de Ney, comme s'il eût été possible d'attendre plus longtemps le troisième corps dans les plaines de Krasnoé, où il eût fallu combattre vingt-huit heures de plus, quand il ne restait de forces

et de munitions que pour une heure. Il est vrai que, le 16, Davout l'avait fait prévenir de son danger ; mais alors Ney, soit qu'il eût changé d'avis, soit irritation contre Davout, lui avait fait répondre " que tous les Cosaks de l'univers ne l'empêcheraient pas d'exécuter ses instructions."

Ces souvenirs et toutes les conjectures épuisées, on retombait dans un plus triste silence, quand soudain l'on entendit les pas de quelques chevaux, puis ce cri de joie : " Le maréchal Ney est sauvé ! il reparaît, voici des cavaliers polonais qui l'annoncent !" En effet un de ses officiers accourait : il apprit que le maréchal s'avançait par la rive droite du Borysthène, et qu'il demandait du secours.

La nuit commençait ; Davout, Eugène et le duc de Trévise n'avaient que sa courte durée pour ranimer et réchauffer leurs soldats, jusque-là toujours au bivouac. Pour la première fois, depuis Moscou, ces malheureux avaient reçu des vivres suffisants : ils allaient les préparer et se reposer chaudement et à couvert ; comment leur faire reprendre leurs armes et les arracher de leurs asiles pendant cette nuit de repos, dont ils commencent à goûter la douceur inexprimable ? Qui leur persuadera de l'interrompre pour retourner sur leurs pas, et rentrer dans les ténèbres et les glaces russes ?

Eugène et Mortier se disputèrent ce dévouement. Le premier ne l'emporta qu'en se réclamant de son rang suprême. Ses soldats s'avancèrent dans l'obscu-

rité, par des chemins inconnus, et firent au hasard deux lieues, s'arrêtant à chaque moment pour écouter. Déjà l'anxiété augmentait. S'était-on égaré ? était-il trop tard ? leurs malheureux compagnons avaient-ils succombé ? était-ce l'armée russe triomphante qu'on allait rencontrer ? Dans cette incertitude, le prince Eugène fit tirer quelques coups de canon. On crut alors entendre sur cette mer de neige des signaux de détresse : c'étaient ceux du troisième corps qui, n'ayant plus d'artillerie, répondait au canon du quatrième par des feux de pelotons.

Les deux corps se dirigèrent aussitôt l'un sur l'autre. Les premiers qui s'aperçurent furent Ney et Eugène ; ils accoururent, Eugène plus précipitamment, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Eugène pleurait ; Ney laissait échapper des accents de colère. L'un, heureux, attendri, exalté de l'héroïsme guerrier que son héroïsme chevaleresque venait recueillir ; l'autre encore tout échauffé du combat, irrité des dangers que l'honneur de l'armée avait courus dans sa personne, et s'en prenant à Davout, qu'il accusait à tort de l'avoir abandonné. Cependant, dès que les deux corps s'étaient reconnus, ils n'avaient plus gardé de rangs. Soldats, officiers, généraux, tous avaient couru les uns vers les autres. Puis tous ensemble ils marchent vers Orcha, tous impatients, ceux d'Eugène d'entendre, ceux de Ney de raconter.

Ils dirent comment, le 17 novembre, ils étaient sor-

tis de Smolensk avec douze canons, six mille baïonnettes et trois cents chevaux, en y abandonnant cinq mille malades à la discrétion de l'ennemi ; et que, sans le bruit du canon de Platof et l'explosion des mines, leur maréchal n'eût jamais pu arracher aux décombres de cette ville sept mille traîneurs sans armes qui s'y étaient abrités. Ils racontent quels furent les soins de leur chef pour les blessés, pour les femmes, pour leurs enfants, et que cette fois encore le plus brave a été le plus humain. Ils racontent comment ils ont trouvé le fond de chaque ravin rempli de casques, de schakos, de coffres enfoncés, d'habillements épars, de voitures et de canons, les uns renversés, les autres encore attelés de chevaux abattus, expirants, et à demi dévorés.

Alors ceux de Ney s'interrompent pour demander à leur tour ce qui s'est passé, quel est donc le découragement universel, et pourquoi l'on a abandonné à l'ennemi des armes tout entières. N'avait-on pas eu le temps d'enclouer les pièces, ou du moins de gâter leurs approvisionnements ?

Jusque-là cependant ils n'avaient, disaient-ils, rencontré que les traces d'une marche désastreuse. Mais le lendemain tout a changé, et ils conviennent de leurs sinistres pressentiments quand ils sont arrivés à cette neige rouge de sang, parsemée d'armes en pièces et de cadavres mutilés. Ney les a entraînés rapidement par-dessus toutes ces ruines, et ils se sont avancés sans obstacle jusqu'à cet endroit où la route plonge dans

un profond ravin, d'où elle s'élève ensuite sur un large plateau. Déjà leurs hommes débandés rétrogradaient en leur montrant ces plaines de neige toutes noires d'ennemis, quand un Russe, se détachant des siens, a descendu la colline : il s'est présenté seul devant leur maréchal, et, soit affectation de civilisation, soit respect pour le malheur de leur chef ou crainte de son désespoir, il a enveloppé de termes adulateurs l'injonction de se rendre.

C'est Kutusof qui l'a envoyé. "Ce feld-maréchal n'oserait faire une si cruelle proposition à un si grand général, à un guerrier si renommé, s'il lui restait une seule chance de salut. Mais quatre-vingt mille Russes sont devant et autour de lui, et, s'il en doute, Kutusof lui offre d'envoyer parcourir ses rangs et compter ses forces."

Le Russe n'avait point achevé, que tout-à-coup quarante décharges de mitraille, partant de la droite de son armée, viennent, en déchirant l'air et nos rangs, l'interdire et lui couper la parole. En même temps un officier français s'élance sur lui, comme sur un traître, pour le tuer, et tout à la fois Ney, qui retient ce transport, se livrant au sien, lui crie : "Un maréchal ne se rend point ; on ne parlemente pas sous le feu ; vous êtes mon prisonnier !" Et le malheureux officier désarmé est resté exposé aux coups des siens. Il n'a été relâché qu'à Kowno, après vingt-six jours, ayant partagé toutes nos douleurs, libre d'y échapper, mais enchaîné par sa parole.

Kutusof ne l'a point trompé. On voit, d'un côté, quatre-vingt mille hommes, de nombreux escadrons, une artillerie immense sur une position formidable ; de l'autre côté, cinq mille soldats, une colonne traînante, morcelée, une marche incertaine, languissante, des armes incomplètes, sales dans des mains affaibles. Et cependant le général français n'a songé ni à se rendre, ni même à mourir, mais à se faire jour, et cela sans penser qu'il tente un effort sublime.

Ricard et ses quinze cents soldats étaient en tête, Ney les lance contre l'armée ennemie et dispose le reste pour les suivre. Cette division plonge avec la route dans le ravin, en ressort avec elle, et y retombe écrasée par la première ligne russe. En un instant Ney a vu tous ses généraux blessés, la plupart de ses soldats morts ; leurs rangs sont vides, leur colonne déformée tourbillonne ; elle chancelle, recule, et l'entraîne. Alors il reconnaît qu'il a tenté l'impossible, et il attend que la fuite des siens ait mis entre eux et l'ennemi le ravin qui désormais est sa seule ressource : là, sans espoir et sans crainte, il les arrête et les reforme. Il range deux mille hommes contre quatre-vingt mille ; il répond au feu de deux cents bouches avec six canons.

Cependant Kutusof, plus confiant dans ses canons que dans ses soldats, ne cherchait à vaincre que de loin. Ses feux couvraient tellement tout le terrain occupé par les Français, que le même boulet qui renversait un homme du premier rang allait tuer sur

les dernières voitures les femmes fugitives de Moscou. Sous cette grêle meurtrière, les soldats de Ney étonnés, immobiles, regardaient leur chef, attendant sa décision pour se croire perdus, espérant sans savoir pourquoi, ou plutôt, suivant la remarque d'un de leurs officiers, parce qu'au milieu de ce péril extrême ils voyaient son âme tranquille et calme comme une chose à sa place. Sa figure était devenue silencieuse et recueillie ; il observait l'armée ennemie, qui s'étendait au loin sur ses flancs pour lui fermer toute voie de salut.

La nuit commençait à confondre les objets ; l'hiver, en cela seulement favorable à notre retraite, l'amenait alors promptement. Ney l'avait attendue, mais il ne profite de ce sursis que pour donner l'ordre aux siens de retourner vers Smolensk. Tous disent qu'à ces mots ils sont demeurés glacés d'étonnement. Son aide de camp lui-même n'en a pu croire ses oreilles ; il est resté muet, ne comprenant pas, et fixant son chef d'un air interdit. Mais le maréchal a répété le même ordre ; à son accent bref et impérieux, ils ont reconnu une résolution prise, une ressource trouvée, cette confiance en soi qui en inspire aux autres. Alors ils ont obéi, et, sans hésiter, ils ont tourné le dos à leur armée, à Napoléon, à la France ! ils sont rentrés dans cette funeste Russie. Leur marche rétrograde a duré une heure ; ils ont revu le champ de bataille : là ils se sont arrêtés, et leur maréchal, resté seul à l'arrière-garde, les a rejoints.

Ils suivaient des yeux tous ses mouvements. Qu'allait-il faire ? et, quel que soit son dessein, où dirigera-t-il ses pas, sans guide, dans un pays inconnu ? Mais lui, avec cet instinct guerrier, s'est arrêté au bord d'un ravin assez considérable pour qu'un ruisseau en dût marquer le fond. Il en fait écarter la neige et briser la glace: alors, consultant son cours, il s'écrie "que c'est un affluent du Dnieper ! que voilà notre guide ! qu'il faut le suivre! qu'il va nous mener au fleuve, et nous le franchirons ! notre salut est sur son autre rive !" Il marche aussitôt dans cette direction.

En même temps ses Polonais fouillaient tout le pays. Un paysan boiteux fut le seul habitant qu'ils purent découvrir ; ce fut un bonheur inespéré. Il annonça que le Dnieper n'était qu'à une lieue, mais qu'il n'était point guéable et ne devait pas être gelé. "Il le sera," répond le maréchal ; et sur ce qu'on lui objectait le dégel qui commençait, il ajouta "qu'il n'importait, qu'on passerait, parce qu'il n'y avait que cette ressource."

Enfin, vers huit heures, on traversa un village, le ravin finit, et le mougik boiteux, qui marchait en tête, s'arrêta en montrant le fleuve. Ney et les premiers qui le suivaient accoururent. Le fleuve était pris, il portait : le cours des glaçons que jusque là il charriait, contrarié par un brusque contour de ses rives, s'était suspendu ; l'hiver avait achevé de le glacer, et c'était sur ce point seulement ; au-dessus

et au-dessous sa surface était mobile encore. Cette observation fit succéder au premier mouvement de bonheur de l'inquiétude. Le fleuve ennemi pouvait n'offrir qu'une perfide apparence. Un officier se dévoua : on le vit arriver difficilement à l'autre bord. Il revint annoncer que les hommes, et peut-être quelques chevaux, passeraient, qu'il faudrait abandonner le reste, et se presser, la glace commençant à se dissoudre par le dégel.

Mais dans ce mouvement nocturne, silencieux, à travers champs, d'une colonne composée d'hommes affaiblis, de blessés et de femmes avec leurs enfants, on n'avait pu marcher assez serré pour ne pas se distendre, se désunir, et perdre dans l'obscurité la trace les uns des autres. Ney s'aperçut qu'il n'avait avec lui qu'une partie des siens : néanmoins il pouvait toujours passer l'obstacle, assurer par là son salut, et attendre à l'autre rive. L'idée ne lui en vint pas. Il donna trois heures au ralliement ; et, sans se laisser agiter par l'impatience et le péril de l'attente, on le vit s'envelopper de son manteau, et, ces trois heures si dangereuses, les passer à dormir profondément sur le bord du fleuve : tant il avait ce tempérament des grands hommes, une âme forte dans un corps robuste, et cette santé vigoureuse sans laquelle il n'y a guère de héros.

Enfin, vers minuit, le passage a commencé ; mais les premiers qui s'éloignent du bord avertissent que la glace plie sous eux, qu'elle s'enfonce, qu'ils marchent

dans l'eau jusqu'aux genoux ; et bientôt on entend ce frêle appui se fendre avec des craquements effroyables qui se prolongent au loin comme une débâcle. Tous s'arrêtent consternés. Ney ordonne de ne passer qu'un à un, et l'on s'avance avec précaution, ne sachant quelquefois, dans l'obscurité, si l'on va poser le pied sur les glaçons ou dans quelque intervalle ; car il y eut des endroits où il fallut franchir de larges crevasses, et sauter d'une glace à l'autre, au risque de tomber entre deux et de disparaître pour jamais. Les premiers hésitèrent, mais on leur cria par derrière de se hâter. Lorsque enfin, après plusieurs de ces cruelles douleurs, on atteignit l'autre bord et qu'on se crut sauvé, un escarpement à pic, tout couvert de verglas, s'opposa à ce qu'on prît terre. Beaucoup furent rejetés sur la glace qu'ils brisèrent en tombant, ou dont ils furent brisés.

Depuis la veille, quatre mille traîneurs et trois mille soldats étaient ou morts ou égarés, les canons et tous les bagages perdus ; à peine restait-il à Ney trois mille combattants et autant d'hommes débandés. Enfin, quand tous ces sacrifices ont été consommés, et tout ce qui avait pu passer réuni, ils ont marché, et le fleuve dompté est devenu leur allié et leur guide.

On s'avançait au hasard et avec incertitude, lorsque l'un d'eux, en tombant, reconnut une route frayée. Elle ne l'était que trop, car ceux qui étaient en tête, se baissant, et ajoutant à leurs regards leurs mains, s'arrêtèrent effrayés, s'écriant "qu'ils voyaient des

traces toutes fraîches d'une grande quantité de canons et de chevaux." Ils n'avaient donc évité une armée ennemie que pour tomber au milieu d'une autre ; lorsqu'à peine ils peuvent marcher, il faudra donc encore combattre ! la guerre est donc partout ! Mais Ney les poussa en avant, et, sans s'émouvoir, il se livra à ces traces menaçantes.

Elles le conduisirent à un village où ils entrèrent brusquement ; tout y fut saisi : on y trouva tout ce qui manquait depuis Moscou, habitants, vivres, repos, demeures chaudes, et une centaine de Cosaks, qui se réveillèrent prisonniers. Vers dix heures, on avait atteint deux autres villages et l'on s'y reposait, quand soudain l'on vit les forêts environnantes se remplir de mouvements. Pendant qu'on s'appelle, qu'on se regarde, et qu'on se concentre dans celui des deux hameaux qui était le plus près du Borysthène, des milliers de Cosaks sortent d'entre tous les arbres, et entourent la malheureuse troupe de leurs lances et de leurs canons.

C'était Platof et toutes ses hordes, qui suivaient la rive droite du Dnieper. Ils pouvaient brûler ce village, mettre la faiblesse de Ney à découvert et l'achever : mais ils sont restés trois heures immobiles, sans même tirer ; on ignore pourquoi. Ils ont dit qu'ils n'avaient point eu d'ordre ; qu'en ce moment leur chef était hors d'état d'en donner, et qu'en Russie l'on n'ose rien prendre sur soi.

La contenance de Ney les contint. Lui et quelques

soldats suffirent ; il ordonna même au reste des siens de continuer leur repas jusqu'à la nuit. Alors il a fait circuler l'ordre de décamper sans bruit, de s'avertir mutuellement et à voix basse, et de marcher serrés. Puis, tous ensemble se sont mis en mouvement ; mais leur premier pas a été comme un signal pour l'ennemi : toutes ses pièces ont fait feu, tous ses escadrons se sont ébranlés à la fois. À ce bruit, les traîneurs désarmés, encore au nombre de trois ou quatre mille, prirent l'épouvante. Ce troupeau d'hommes errait çà et là ; leur foule flottait égarée, incertaine, se ruant dans les rangs des soldats, qui les repoussaient. Ney sut les maintenir entre lui et les Russes, dont ces hommes inutiles absorbèrent les feux. Ainsi, les plus découragés servirent à préserver les plus braves.

En même temps que sur son flanc droit le maréchal se fait un rempart de ces malheureux, il a regagné les bords du Dnieper, dont il couvre son flanc gauche, et il marche entre deux, s'avançant ainsi de bois en bois, de plis de terrain en plis de terrain, profitant de toutes les sinuosités, des moindres accidents du sol. Mais souvent il est obligé de s'éloigner du fleuve ; alors Platof l'environne de toutes parts.

C'est ainsi que, pendant deux jours et vingt lieues, six mille Cosaks ont voltigé sans cesse sur les flancs de leur colonne, réduite à quinze cents hommes armés. La nuit apporta quelque soulagement, et d'abord on s'enfonça dans les ténèbres avec quelque joie ; mais alors, si l'on s'arrêtait un instant aux

derniers adieux de ceux qui tombaient faibles ou blessés, on perdait la trace les uns des autres. Il y eut là beaucoup de cruels moments, bien des instants de désespoir ; cependant l'ennemi lâcha prise.

La malheureuse colonne, plus tranquille, s'avançait comme à tâtons dans un bois épais, quand tout-à-coup, à quelques pas devant elle, une vive lueur et plusieurs coups de canon éclatent dans la figure des hommes du premier rang. Saisis de frayeur, ils croient que c'en est fait, qu'ils sont coupés, et ils tombent terrifiés ; le reste, derrière eux, se mêle et se culbute. Ney, qui voit tout perdu, se précipite, et, comme s'il eût prévu cette attaque, il s'écrie : "Compagnons, voilà l'instant, en avant ! Ils sont à nous !" A ces paroles, ses soldats courent sur l'ennemi, qu'ils ne trouvent déjà plus, et dont ils entendent, au travers des forêts, la fuite précipitée.

Le lendemain 19 novembre, depuis minuit jusqu'à dix heures du matin, on marcha sans rencontrer d'autre ennemi qu'un terrain montueux ; mais alors les colonnes de Platof ont reparu, et Ney leur a fait face en se servant de la lisière d'une forêt. Tant qu'a duré le jour, il a fallu que ses soldats se résignassent à voir les boulets ennemis renverser les arbres qui les abritaient et sillonner leurs bivouacs ; car on n'avait plus que de petites armes qui ne pouvaient maintenir l'artillerie des Cosaks à une distance suffisante.

Les officiers de Ney finirent en disant que, quant au reste de leur route, et quoiqu'ils eussent encore

rencontré des obstacles cruels, ils n'étaient pas dignes d'être racontés. Toutefois ils s'exaltaient toujours au nom de leur maréchal, et faisaient partager leur admiration, car ses égaux eux-mêmes ne songèrent point à en être jaloux. On l'avait trop regretté, on avait trop besoin de douces émotions pour se livrer à l'envie : Ney s'était d'ailleurs mis hors de sa portée. Pour lui, dans tout cet héroïsme, il était si peu sorti de son naturel, que, sans l'éclat de sa glorie dans les yeux, dans les gestes et dans les acclamations de tous, il ne se serait point aperçu qu'il avait fait une action sublime. Et ce n'était pas un enthousiasme de surprise. Chacun de ces derniers jours avait eu ses hommes remarquables ; entre autres celui du 16, Eugène; celui du 17, Mortier ; mais dès lors tous proclamèrent Ney le héros de la retraite.

Cinq marches séparent à peine Orcha de Smolensk. Dans ce court trajet que de gloire recueillie ! qu'il faut peu d'espace et de temps pour une renommée immortelle ! et de quelle nature sont donc ces grandes inspirations, ce germe invisible, impalpable des grands dévouements, produits de quelques instants, issus d'un seul cœur, et qui doivent remplir les temps et l'immensité ?

Quand, à deux lieues de là, Napoléon apprit que Ney venait de reparaître, il bondit de joie, il en poussa des cris, il s'écria : " J'ai donc sauvé mes aigles ! j'aurais donné trois cents millions de mon trésor pour racheter la perte d'un tel homme."

CHAPITRE IX.

Ainsi l'armée avait repassé pour la troisième et dernière fois le Dnieper. Les quatre-vingt mille Russes de Kutusof s'arrêtèrent devant ce faible obstacle. Jusque-là ils avaient été plutôt spectateurs qu'auteurs de notre désastre. Nous ne les revîmes plus ; l'armée fut délivrée du supplice de leur joie.

Dans cette guerre, et comme il arrive toujours, le caractère de Kutusof le servit plus que ses talents. Tant qu'il fallut tromper et temporiser, son esprit astucieux, sa paresse, son grand âge, agirent d'eux-mêmes ; il se trouva l'homme de la circonstance, ce qu'il ne fut plus ensuite dès qu'il fallut marcher rapidement, poursuivre, prévenir, attaquer. Mais depuis Smolensk, Platof avait passé le flanc droit de la route, comme pour se joindre à Wittgenstein. Toute la guerre se porta de ce côté.

Le 22 on marcha péniblement d'Orcha vers Borizof, sur un large chemin bordé d'un double rang de grands bouleaux, dans une neige fondue et au travers d'une boue profonde et liquide. Les plus faibles s'y noyèrent ; elle retint et livra aux Cosaks tous ceux des blessés qui, croyant la gelée établie pour toujours,

avaient, à Smolensk, changé leurs voitures contre des traîneaux.

Au milieu de ce dépérissement il se passa une action d'une énergie antique. Deux marins de la garde venaient d'être coupés de leur colonne par une bande de Tartares. L'un perdit courage et voulut se rendre; l'autre, tout en combattant, lui cria que, s'il commettait cette lâcheté, il le tuerait ; et, en effet, voyant son compagnon jeter son fusil et tendre les bras à l'ennemi, il l'abattit d'un coup de feu entre les mains des Cosaks, puis, profitant de leur étonnement, il rechargea promptement son arme, dont il menaça les plus hardis. Ainsi il les contint, et d'arbre en arbre il recula, gagna du terrain, et parvint à rejoindre sa troupe.

Ce fut dans ces premiers jours de marche vers Borizof, que le bruit de la prise de Minsk se répandit dans l'armée. Alors les chefs eux-mêmes portèrent autour d'eux des regards consternés ; leur imagination, blessée par une si longue suite de spectacles affreux, entrevit un avenir plus sinistre encore. Dans leurs entretiens particuliers plusieurs s'écriaient que, "comme Charles XII, dans l'Ukraine, Napoléon avait mené son armée se perdre dans Moscou."

Déplorant alors la téméraire obstination des jours de Moscou, et la funeste hésitation de ceux de Malo-Iaroslavetz, ils comptent leurs malheurs. Ils ont perdu depuis Moscou tous leurs bagages, cinq cents canons, trente et une aigles, vingt-sept généraux,

quarante mille prisonniers, soixante mille morts : il ne leur reste que quarante mille traîneurs sans armes et huit mille combattants. Qu'une faute eût été faite, il était impossible d'en douter ; mais de dire comment on eût pu l'éviter, de peser la valeur des motifs qui y entraînèrent, dans une si grande circonstance et devant un si grand homme, c'est ce qu'on n'ose décider : on sait d'ailleurs que, dans ces entreprises aventureuses et gigantesques, tout devient faute quand le but en est manqué.

Napoléon était alors dans Toloczine ; il se faisait décrire la position de Borizof. On lui confirme que sur ce point la Bérézina n'est pas seulement une rivière, mais un lac de glaçons mouvants ; que son pont a trois cents toises de longueur ; que sa destruction est irréparable, et le passage désormais impossible.

Un général du génie arrivait en ce moment. Napoléon l'interpelle ; le général déclare "qu'il ne voit plus de salut qu'au travers de l'armée de Wittgenstein." L'empereur répond "qu'il lui faut une direction dans laquelle il tourne le dos à tout le monde, à Kutusof, à Wittgenstein, à Tchitchakof ;" et il montre du doigt sur sa carte le cours de la Bérézina au-dessous de Borizof ; c'est là qu'il veut traverser cette rivière. Mais le général lui objecte la présence de Tchitchakof sur la rive droite ; et l'empereur désigne un autre point de passage au-dessous du premier, puis un troisième plus près encore du Dnieper.

Alors, sentant qu'il s'approche du pays des Cosaks, il s'arrête et s'écrie : " Ah, oui ! Pultawa ! c'est comme Charles XII ! "

En effet, tout ce que Napoléon pouvait prévoir de malheurs était arrivé ; aussi la triste conformité de sa situation avec celle du conquérant suédois le jeta-t-elle dans une si grande contention d'esprit, que sa santé en fut ébranlée. Néanmoins ces premiers mouvements furent les seuls qui lui échappèrent, et le valet de chambre qui le secourut fut le seul qui s'aperçut de son agitation. Duroc, Daru, Berthier, ont dit qu'ils l'ignorèrent, qu'ils le virent inébranlable ; ce qui était vrai, humainement parlant, puisqu'il restait assez maître de lui pour contenir son anxiété, et que la force de l'homme ne consiste le plus souvent qu'à cacher sa faiblesse.

Au reste, un entretien digne de remarque, qu'on entendit cette même nuit, montrera tout ce qu'avait de critique sa position et comment il la supportait. La nuit s'avançait : Napoléon était couché. Duroc et Daru, encore dans sa chambre, se livraient à voix basse aux plus sinistres conjectures, croyant leur chef endormi ; mais lui les écoutait, et le mot de " prisonnier d'état " venant à frapper son oreille : " Comment, s'écria-t-il, vous croyez qu'ils l'oseraient ! "

Daru, d'abord surpris, répondit bientôt " que, si l'on était forcé de se rendre, il faudrait s'attendre à tout ; qu'il ne se fiait pas à la générosité d'un ennemi ; qu'on savait assez que la grande politique se

croyait elle-même la morale, et ne suivait aucune loi.—Mais la France ! reprit l'empereur ; et que dirait la France ? Oh, pour la France, continua Daru, on peut faire sur elle mille conjectures plus ou moins fâcheuses, mais nul de nous ne peut savoir ce qui s'y passerait."

Et alors il ajoute "que pour les premiers officiers de l'empereur comme pour l'empereur lui-même, le plus heureux serait que, par les airs ou autrement, puisque la terre était fermée, il pût gagner la France, d'où il les sauverait plus sûrement qu'en restant au milieu d'eux !—Ainsi donc je vous embarrasse, reprit l'empereur en souriant.—Oui, sire.—Et vous ne voulez pas être prisonnier d'état ?—Daru répondit, sur le même ton, qu'il lui suffisait d'être prisonnier de guerre." Sur quoi l'empereur resta quelque temps dans un profond silence : puis d'un air plus sérieux : "Tous les rapports de mes ministres sont-ils brûlés ? —Sire, jusques ici vous ne l'avez pas voulu permettre. —Eh, bien, allez les détruire ; car, il faut en convenir, nous sommes dans une triste position !" Ce fut là le seul aveu qu'elle lui arracha, et sur cette pensée il s'endormit, sachant, quand il le fallait, tout remettre au lendemain.

CHAPITRE X.

L'espoir de passer entre les armées russes était donc perdu ; poussé par celles de Kutusof et de Wittgenstein contre la Bérézina, il fallait traverser cette rivière, en dépit de l'armée de Tchitchakof qui la bordait.

Dès le 23, Napoléon s'y prépara comme pour une action désespérée. Et d'abord il se fit apporter les aigles de tous les corps et les brûla. Il rallia en deux bataillons dix-huit cents cavaliers démontés de sa garde, dont onze cent cinquante-quatre seulement étaient armés de fusils et de carabines.

La cavalerie de l'armée de Moscou était tellement détruite, qu'il ne restait plus à Latour-Maubourg que cent cinquante hommes à cheval. L'empereur rassembla autour de lui tous les officiers de cette arme encore montés, il appela cette troupe son escadron sacré. Grouchy et Sébastiani en eurent le commandement ; des généraux de division y servirent comme capitaines.

Napoléon ordonne encore que toutes les voitures inutiles soient brûlées, qu'aucun officier n'en conserve plus d'une, qu'on brûle la moitié des fourgons et des

voitures de tous les corps, et qu'on en donne les chevaux à l'artillerie de la garde. En même temps, il s'enfonçait précipitamment dans cette obscure et immense forêt de Minsk, où quelques bourgs et de misérables habitations se sont fait à peine quelques éclaircies. Le bruit du canon de Wittgenstein la remplissait de ses éclats. Ce Russe accourait sur le flanc droit de notre colonne mourante, descendant du nord, et nous rapportant l'hiver qui nous avait quittés avec Kutusof ; ce bruit si menaçant hâtait nos pas. Quarante à cinquante mille hommes, femmes et enfants, s'écoulaient au travers de ces bois, aussi précipitamment que le permettaient leur faiblesse et le verglas qui se reformait.

Ces marches forcées, commencées avant le jour, et qui ne finissaient pas avec lui, dispersèrent tout ce qui était resté ensemble. On se perdit dans les ténèbres de ces grandes forêts et de ces longues nuits. Le soir on s'arrêtait, le matin on se remettait en route dans l'obscurité, au hasard, et sans entendre le signal; les restes des corps achevèrent alors de se dissoudre; tout se mêla et se confondit.

Dans ce dernier degré de faiblesse et de confusion, et comme on approchait de Borizof, on entendit devant soi de grands cris. Quelques-uns y coururent, croyant à une attaque. C'était l'armée de Victor, que Wittgenstein avait poussée mollement jusque sur le côté droit de notre route. Elle y attendait le passage de Napoléon. Tout entière encore et toute vive,

elle revoyait son empereur, qu'elle recevait avec ces acclamations d'usage, depuis longtemps oubliées.

Elle ignorait nos désastres ; on les avait cachés soigneusement, même à ses chefs. Aussi, quand, au lieu de cette grande colonne conquérante de Moscou, elle n'aperçut derrière Napoléon qu'une traînée de spectres couverts de lambeaux, de pelisses de femmes, de morceaux de tapis, ou de sales manteaux roussis et troués par les feux, et dont les pieds étaient enveloppés de haillons de toute espèce, elle demeura consternée. Elle regardait avec effroi défiler ces malheureux soldats décharnés, le visage terreux et hérissé d'une barbe hideuse, sans armes, sans honte, marchant confusément, la tête basse, les yeux fixés vers la terre et en silence, comme un troupeau de captifs.

Ce qui l'étonnait le plus, c'était la vue de cette quantité de colonels et de généraux épars, isolés, qui ne s'occupaient plus que d'eux-mêmes, ne songeant qu'à sauver ou leurs débris ou leur personne ; ils marchaient pêle-mêle avec les soldats, qui ne les apercevaient pas, auxquels ils n'avaient plus rien à commander, de qui ils ne pouvaient plus rien attendre, tous les liens étant rompus, tous les rangs effacés par la misère.

Les soldats de Victor et d'Oudinot n'en pouvaient croire leurs regards. Leurs officiers, émus de pitié, les larmes aux yeux, retenaient ceux de leurs compagnons que dans cette foule ils reconnaissaient. Ils les

secouraient de leurs vivres et de leurs vêtements, puis ils leur demandaient où étaient donc leurs corps d'armée. Et quand ceux-ci les leur montraient, n'apercevant, au milieu de tant de milliers d'hommes, qu'un faible peloton d'officiers et de sous-officiers autour d'un chef, ils les cherchaient encore.

L'aspect d'un si grand désastre ébranla, dès le premier jour, les deuxième et neuvième corps. Le désordre, de tous les maux le plus contagieux, les gagna; car il semble que l'ordre soit un effort contre la nature. Et cependant les désarmés, les mourants même, quoiqu'ils n'ignorassent plus qu'il fallait se faire jour au travers d'une rivière et d'un nouvel ennemi, ne doutèrent pas de la victoire.

Ce n'était plus que l'ombre d'une armée, mais c'était l'ombre de la grande armée. Elle ne se sentait vaincue que par la nature. La vue de son empereur la rassurait. Depuis longtemps elle était accoutumée à ne plus compter sur lui pour la faire vivre, mais pour la faire vaincre. C'était la première campagne malheureuse, et il y en avait eu tant d'heureuses ! il ne fallait que pouvoir le suivre : lui seul, qui avait pu élever si haut ses soldats et les précipiter ainsi, pourrait seul les sauver. Il était donc encore au milieu de son armée comme l'espérance au milieu du cœur de l'homme.

Aussi, parmi tant d'êtres qui pouvaient lui reprocher leur malheur, marchait-il sans crainte, parlant aux uns et aux autres sans affectation, sûr d'être res-

pecté tant qu'on respecterait la gloire, sachant bien qu'il nous appartenait autant que nous lui appartenions, sa renommée étant comme une propriété nationale. On aurait plutôt tourné ses armes contre soi-même, ce qui arriva à plusieurs, et c'était un moindre suicide. Quelques-uns venaient tomber et mourir à ses pieds, et, quoique dans un délire effrayant, leur douleur priait et ne reprochait pas. Et, en effet, ne partageait-il pas le danger commun ? Qui d'eux tous risquait autant que lui ? Qui perdait plus à ce désastre ?

S'il y eut des imprécations, ce ne fut point en sa présence ; il semblait que de tant de maux le plus grand fût encore celui de lui déplaire : tant la confiance et la soumission étaient invétérées pour cet homme qui leur avait soumis le monde, dont le génie, jusque-là toujours victorieux et infallible, s'était mis à la place de leur libre arbitre, et qui pendant si longtemps, ayant tenu le grand livre des pensions, celui des rangs et celui de l'histoire, avait eu de quoi satisfaire, non seulement les esprits avides, mais aussi tous les cœurs généreux.

CHAPITRE X.

On approchait ainsi du moment le plus critique : Victor en arrière avec quinze mille hommes ; Oudinot en avant avec cinq mille, et déjà sur la Bérézina ; l'empereur entre eux avec sept mille hommes, quarante mille traîneurs et une masse énorme de bagages et d'artillerie, dont la plus grande partie appartenait aux deuxième et neuvième corps.

Le 25, comme il allait atteindre la Bérézina, on aperçut de l'hésitation dans sa marche. Il s'arrêtait à chaque instant sur la grande route, attendant la nuit pour cacher son arrivée à l'ennemi, et donner le temps au duc de Reggio d'évacuer Borizof. En entrant le 23 dans cette ville, ce maréchal avait vu un pont de trois cents toises de longueur détruit sur trois points, et que la présence de l'ennemi rendait impossible à rétablir. Il avait appris qu'à sa gauche, et après avoir descendu le fleuve pendant deux milles, on trouverait près d'Oukoholda un gué profond et peu sûr; qu'à un mille au-dessus de Borizof, Stachow marquait un autre gué, mais peu abordable. Il savait enfin, depuis deux jours, que Studzianka, à deux lieues au-dessus de Stachow, était un troisième point de passage.

Il en devait la connaissance à la brigade Corbineau. C'était elle que Wrede avait enlevée au deuxième corps. Ce général bavarois l'avait gardée jusqu'à Dokszitzi, d'où il l'avait renvoyée au deuxième corps par Borizof. Mais Corbineau trouva l'armée russe de Tchitchakof maîtresse de cette ville. Forcé de rétrograder en remontant la Bérézina, de se cacher dans les forêts qui la bordent, et ne sachant sur quel point passer ce fleuve, il avait aperçu un paysan lithuanien, dont le cheval, encore mouillé, paraissait en sortir. Il s'était saisi de cet homme, s'en était fait un guide, derrière lequel il avait traversé la rivière à un gué, en face de Studzianka. Ce général avait ensuite rejoint Oudinot, en lui indiquant cette voie de salut.

L'intention de Napoléon étant de se retirer directement sur Vilna, le maréchal comprit facilement que ce passage était le plus direct et le moins dangereux. Il était d'ailleurs reconnu, et quand bien même l'infanterie et l'artillerie, trop pressées par Wittgenstein et Kutusof, n'auraient pas le temps de franchir le fleuve sur des ponts, du moins serait-on sûr, puisqu'il y avait un gué éprouvé, que l'empereur et la cavalerie le passeraient; qu'alors tout ne serait pas perdu, et la paix et la guerre, comme si Napoléon lui-même restait au pouvoir de l'ennemi.

Aussi le maréchal n'avait-il pas hésité. Dès la nuit du 23 au 24, le général d'artillerie, une compagnie de pontonniers, un régiment d'infanterie et la

brigade Corbineau avaient occupé Studzianka. En même temps, les deux autres passages avaient été reconnus : tous avaient été trouvés fortement observés. Il s'agissait donc de tromper et de déplacer l'ennemi. La force n'y pouvait rien. On essaya la ruse : c'est pourquoi, dès le 24, trois cents hommes et quelques centaines de traîneurs furent envoyés vers Oukoholda, avec l'instruction d'y ramasser à grand bruit tous les matériaux nécessaires à la construction d'un pont ; on fit encore défiler pompeusement de ce côté et en vue de l'ennemi toute la division des cuirassiers.

Pendant qu'on s'efforçait ainsi d'attirer à gauche toute l'attention de Tchitchakof, on préparait secrètement à Studzianka des moyens de passage. Ce ne fut que le 25, à cinq heures du soir, qu'Éblé y arriva, suivi seulement de deux forges de campagne, de deux voitures de charbon, de six caissons d'outils et de clous, et de quelques compagnies de pontonniers. Mais les chevalets qu'on construisait depuis la veille, avec les poutres des cabanes polonaises, se trouvèrent trop faibles. Il fallut tout recommencer. Il était désormais impossible d'achever le pont pendant la nuit ; on ne pouvait l'établir que le lendemain 26, pendant le jour, et sous le feu de l'ennemi : mais il n'y avait plus à hésiter.

Dès les premières ombres de cette nuit décisive, Oudinot cède à Napoléon l'occupation de Borizof, et va prendre position avec le reste de son corps à

Studzianka. On marcha dans une profonde obscurité, sans bruit, et se recommandant mutuellement le plus profond silence. A huit heures du soir, Oudinot et Dombrowski s'établirent sur les hauteurs dominantes du passage, en même temps qu'Éblé en descendait. Ce général se plaça sur les bords du fleuve, avec ses pontonniers et un caisson rempli de fers de roues abandonnées, dont à tout hasard, il avait fait forger des crampons. Il avait tout sacrifié pour conserver cette faible ressource : elle sauva l'armée.

A la fin de cette nuit du 25 au 26, il fit enfoncer un premier chevalet dans le lit fangeux de la rivière. Mais, pour comble de malheur, la crue des eaux avait fait disparaître le gué. Il fallut des efforts inouïs, et que nos malheureux pontonniers, plongés dans les flots jusqu'à la bouche, combattissent les glaces que charriait le fleuve. Plusieurs périrent de froid, ou submergés par ces glaçons que poussait un vent violent. Ils eurent tout à vaincre, excepté l'ennemi. La rigueur de l'atmosphère était au juste degré qu'il fallait pour rendre le passage du fleuve plus difficile, sans suspendre son cours, et sans consolider assez le terrain mouvant sur lequel nous allions aborder. Dans cette circonstance, l'hiver se montra plus notre ennemi que les Russes eux-mêmes.

Les Français travaillèrent toute la nuit à la lueur des feux ennemis qui étincelaient sur la hauteur de la rive opposée, à la portée du canon et des fusils de la division Tchaplitz. Celui-ci ne pouvant plus douter

de notre dessein en envoya prévenir son général en chef.

La présence d'une division ennemie ôtait l'espoir d'avoir trompé l'amiral russe. On s'attendait à chaque moment à entendre éclater toute son artillerie sur nos travailleurs, et quand même le jour seul découvrirait nos efforts, le travail ne devait pas être alors assez avancé ; et la rive opposée, basse et marécageuse, était trop soumise aux positions de Tchaplitz pour qu'un passage de vive force fût possible. Aussi Napoléon, en sortant de Borizof à dix heures du soir, crut-il partir pour un choc désespéré. Il s'établit avec les six mille quatre cents gardes qui lui restaient à Staroï-Borizof, dans un château appartenant au prince Radziwil, situé sur la droite du chemin de Borizof à Studzianka, et à une égale distance de ces deux points. Il passa le reste de cette nuit décisive debout, sortant à tout moment ou pour écouter, ou pour se rendre au passage où son sort s'accomplissait. Car la foule de ses anxiétés remplissait tellement ses heures, qu'à chacune d'elles il croyait la nuit achevée. Plusieurs fois ceux qui l'entouraient l'avertirent de son erreur.

L'obscurité était à peine dissipée lorsqu'il se réunit à Oudinot. La présence du danger le calma, comme il arrivait toujours ; mais à la vue des feux russes et de leur position, ses généraux les plus déterminés, tels que Rapp, Mortier et Ney, s'écrièrent “ que, si l'empereur sortait de se péril, il faudrait

décidément croire à son étoile !" Murat lui-même pensa qu'il était temps de ne plus songer qu'à sauver Napoléon. Des Polonais le lui proposèrent.

L'empereur attendait le jour dans l'une des maisons qui bordaient la rivière, sur un escarpement que couronnait l'artillerie d'Oudinot. Murat y pénètre, il déclare à son beau-frère "qu'il regarde le passage comme impraticable ; il le presse de sauver sa personne pendant qu'il en est encore temps. Il lui annonce qu'il peut sans danger traverser la Bérézina à quelques lieues au-dessus de Studzianka ; que dans cinq jours il sera dans Vilna ; que des Polonais, braves et dévoués, qui connaissent tous les chemins, s'offrent pour le conduire, et qu'ils répondent de son salut."

Mais Napoléon repoussa cette proposition comme une voie honteuse, comme une lâche fuite, s'indignant qu'on eût osé croire qu'il quitterait son armée tant qu'elle serait en péril. Toutefois il n'en voulut point à Murat, peut-être parce que ce prince lui avait donné lieu de montrer sa fermeté, ou plutôt parce qu'il ne vit dans son offre qu'une marque de dévouement, et que la première qualité, aux yeux des souverains, est l'attachement à leur personne.

En ce moment le jour faisait pâlir et disparaître les feux moscovites. Nos troupes prenaient les armes, les artilleurs se plaçaient à leurs pièces, les généraux observaient, tous enfin tenaient leurs regards fixés sur la rive opposée, dans ce silence des grandes attentes et précurseur des grands dangers.

Depuis le veille, chacun des coups de nos pontonniers, retentissant sur ces hauteurs boisées, avait dû attirer toute l'attention de l'ennemi. Les premières lueurs du 26 allaient donc nous montrer ses bataillons et son artillerie rangés devant le frêle échafaudage qu'Éblé devait encore mettre huit heures à construire. Sans doute ils n'avaient attendu le jour que pour mieux diriger leurs coups. Il parut : nous vîmes des feux abandonnés, une rive déserte, et, sur les hauteurs, trente pièces d'artillerie en retraite. Un seul de leurs boulets eût suffi pour anéantir l'unique planche de salut qu'on allait jeter pour joindre les deux rives ; mais cette artillerie se reployait à mesure que la nôtre se mettait en batterie. Plus loin on apercevait la queue d'une longue colonne qui s'écoulait vers Borizof sans regarder derrière elle : cependant un régiment d'infanterie et douze canons restaient en présence, mais sans prendre position, et l'on voyait une horde de Cosaks errer sur la lisière des bois : c'était l'arrière-garde de la division Tchaplitz, qui, forte de six mille hommes, s'éloignait ainsi comme pour nous livrer passage. Les Français n'en osaient pas croire leurs regards. Enfin, saisis de joie, ils battent des mains, ils en poussent des cris. Rapp et Oudinot entrent précipitamment chez l'empereur. “Sire, lui dirent-ils, l'ennemi vient de lever son camp et de quitter sa position !—Cela n'est pas possible !” répond l'empereur ; mais Ney et Murat accourent et confirment ce rapport. Alors

Napoléon s'élance hors de son quartier-général ; il regarde, il voit encore les dernières files de la colonne de Tchaplitz s'éloigner et disparaître dans les bois ; et, transporté, il s'écrie : " J'ai trompé l'amiral ! "

Vers une heure le rivage était nettoyé de Cosaks, et le pont pour l'infanterie achevé ; la division Legrand le traversait rapidement avec ses canons, aux cris de " vive l'empereur ! " et devant ce souverain, qui aidait lui-même au passage de l'artillerie en encourageant ces braves soldats de sa voix et de son exemple. Il s'écria en les voyant enfin maîtres du bord opposé : " Voilà donc encore mon étoile ! " car il croyait à la fatalité, comme tous les conquérants, ceux des hommes qui, ayant eu le plus à compter avec la fortune, savent bien tout ce qu'ils lui doivent, et qui, d'ailleurs, sans puissance intermédiare entre eux et le ciel, se sentent plus immédiatement sous sa main.

Cependant ce premier pont qu'on venait d'achever n'avait été fait que pour l'infanterie. On en commença aussitôt un second, à cent toises plus haut, pour l'artillerie et les bagages. Il ne fut achevé qu'à quatre heures du soir. En même temps, le reste du deuxième corps et la division Dombrowski suivaient le général Legrand et le duc de Reggio : c'étaient environ sept mille hommes. Le premier soin du maréchal fut de s'assurer de la route de Zembin par un détachement qui en chassa quelques Cosaks ; de

pousser l'ennemi vers Borizof, et de le contenir le plus loin possible du passage de Studzianka.

Le même jour Napoléon, avec environ six mille gardes et le corps de Ney, réduit à six cents hommes, passait la Bérézina vers deux heures de l'après-midi : il se plaçait en réserve d'Oudinot, et assurait contre les efforts à venir de Tchitchakof le débouché des ponts. Une foule de bagages et de traîneurs l'avaient précédé. Beaucoup traversèrent encore le fleuve après lui tant que le jour dura. En même temps l'armée de Victor remplaçait la garde sur les hauteurs de Studzianka.

CHAPITRE XI.

Jusque là tout allait bien. Mais Victor, en passant dans Borizof, y avait laissé Partouneaux et sa division. Ce général devait arrêter l'ennemi en arrière de cette ville, chasser devant lui les nombreux traîneurs qu'il s'y étaient abrités, et rejoindre Victor avant la fin du jour. Partouneaux voyait pour la première fois le désordre de la grande armée. Il voulut, comme Davout au commencement de la retraite, en cacher la trace aux yeux des Cosaks de Kutusof, qui le suivaient. Cette vaine tentative, les attaques de Platof par le grand chemin d'Orcha, et celles de Tchitchakof par le pont brûlé de Borizof, le retinrent dans cette ville jusqu'à la fin du jour.

Il se préparait à en sortir, quand l'ordre lui vint d'y passer la nuit. Ce fut l'empereur qui le lui envoya. Napoléon crut sans doute par là fixer toute l'attention des trois généraux russes sur Borizof, et que Partouneaux, les retenant sur ce point, lui donnerait le temps d'effectuer tout son passage. Mais Wittgenstein avait laissé Platof suivre l'armée française sur le grand chemin ; lui s'était dirigé plus à droite. Il déboucha le même soir sur les hauteurs qui bordent la Bérézina, entre Borizof et Studzianka.

coupa la route qui joint ces deux points, et s'empara de tout ce qui s'y trouvait. Une foule de traîneurs, en refluant sur Partouneaux, lui apprirent qu'il était séparé du reste de l'armée.

Partouneaux n'hésita point. Quoiqu'il n'eût avec lui que trois canons et trois mille cinq cents combattants, il se décida sur-le-champ à se faire jour, fit ses dispositions et se mit en marche. Il eut d'abord à s'avancer sur une route glissante, encombrée de bagages et de fuyards, contre un vent violent soufflant en face, et au travers d'une nuit obscure et glaciale. Bientôt le feu de plusieurs milliers d'ennemis, qui bordaient les hauteurs à sa droite, vint s'ajouter à ces obstacles. Tant qu'il ne fut attaqué que de côté, il poursuivit ; mais bientôt ce fut en face, par des troupes nombreuses, bien postées, et dont les boulets traversaient de tête en queue sa colonne.

Cette malheureuse division se trouvait alors engagée dans un bas-fond ; une longue file de cinq à six cents voitures embarrassait tous ses mouvements ; sept mille traîneurs effarés, et hurlant de terreur et de désespoir, se ruaient dans ses faibles lignes. Ils les brisaient, faisaient flotter ses pelotons, et entraînaient à chaque instant dans leur désordre de nouveaux soldats qui se décourageaient. Il fallut rétrograder pour se rallier et reprendre une meilleure position ; mais en reculant on rencontra la cavalerie de Platof. Déjà la moitié de nos combattants avait

succombé, et les quinze cents soldats qui restaient se sentaient entourés par trois armées et un fleuve.

Dans cette situation un parlementaire vint, au nom de Wittgenstein et de cinquante mille hommes, ordonner aux Français de se rendre. Partouneaux repousse cette sommation. Il appelle dans ses rangs ses traîneurs encore armés ; il veut tenter un dernier effort et s'ouvrir, vers les ponts de Studzianka, une route sanglante ; mais ces hommes naguère si braves, alors dégradés par la misère, ne surent plus faire usage de leurs armes. En même temps, le général de son avant-garde lui annonce que les ponts de Studzianka sont en feu ; un aide de camp nommé Rochez en avait fait le rapport ; il prétendait les avoir vus brûler. Partouneaux crut à cette fausse nouvelle ; car, en fait de malheurs, l'infortune est crédule.

Il se jugea abandonné, livré ; et, comme la nuit, l'encombrement et la nécessité de faire face de trois côtés, séparaient ses faibles brigades, il fait dire à chacune d'elles de tenter de s'écouler, à la faveur des ombres, le long des flancs de l'ennemi. Pour lui, avec l'une de ces brigades, réduite à quatre cents hommes, il s'élève sur les hauteurs boisées et à pic qui sont à sa droite, espérant traverser dans l'obscurité l'armée de Wittgenstein, lui échapper, rejoindre Victor, ou tourner la Bérézina par ses sources. Mais partout où il se présente il rencontre des feux ennemis, et il se détourne encore ; il erre au hasard, pendant plu-

sieurs heures, dans des plaines de neige, au travers d'un ouragan impétueux. Il voit à chaque pas ses soldats, saisis de froid, exténués de faim et de fatigue, tomber à demi morts dans les mains de la cavalerie russe qui le poursuit sans relâche.

Cet infortuné général luttait encore contre le ciel, contre les hommes et contre son propre désespoir, quand il sentit la terre même manquer sous ses pieds. En effet, trompé par la neige, il s'était engagé sur la glace, encore trop faible, d'un lac prêt à l'engloutir : alors seulement il cède et rend ses armes. Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, ses trois autres brigades de plus en plus resserrées sur la route y perdaient l'usage de leurs mouvements. Elles retardèrent leur perte jusqu'au lendemain, d'abord en combattant, puis en parlementant ; mais alors elles succombèrent à leur tour : une même infortune les réunit à leur général.

De toute cette division un seul bataillon échappa : il avait été laissé le dernier dans Borizof. Ce bataillon semblait devoir succomber le premier, étant seul et séparé de sa division : ce fut ce qui le sauva. De longues files d'équipages et de soldats débandés fuyaient vers Studzianka sur plusieurs directions ; entraîné par l'une de ces foules, se trompant de route, et laissant à sa droite le chemin que suivait l'armée, le chef de ce bataillon se glisse jusque sur les bords du fleuve, se plie à tous ses contours, et, protégé par le combat de ses compagnons moins heureux, par

l'obscurité, par les difficultés mêmes du terrain, il s'écoule en silence, échappe à l'ennemi, et vient confirmer à Victor la perte de Partouneaux. Quand Napoléon apprit cette nouvelle, saisi de douleur, il s'écria : "Faut-il donc, lorsque tout semblait sauvé comme par miracle, que cette défection vienne tout gâter !" L'expression était impropre ; mais la douleur la lui arracha, soit qu'il prévît que Victor affaibli ne pourrait résister assez longtemps le lendemain, soit qu'il tînt à honneur de n'avoir laissé dans toute sa retraite, entre les mains de l'ennemi, que des traîneurs et point de corps armé et organisé. En effet, cette division fut la première et la seule qui mit bas les armes.

Ce succès encouragea Wittgenstein. En même temps, deux jours de tâtonnements, le rapport d'un prisonnier, et surtout la reprise de Borizof par Platof, avaient éclairé Tchitchakof. Dès lors les trois armées russes du nord, de l'est et du midi se sentirent réunies ; leurs chefs communiquèrent entre eux. Wittgenstein et Tchitchakof étaient jaloux l'un de l'autre, mais ils nous détestaient encore plus : la haine fut leur lien et non l'amitié. Ces généraux se trouvèrent donc prêts à attaquer à la fois les ponts de Studzianka par les deux rives du fleuve.

C'était le 28 novembre. La grande armée avait eu deux jours et deux nuits pour s'écouler ; il devait être trop tard pour les Russes. Mais le désordre régnait chez les Français, et les matériaux avaient

manqué aux deux ponts ; deux fois, dans la nuit du 26 au 27, celui des voitures s'était rompu, et le passage en avait été retardé de sept heures ; il se brisa une troisième fois, le 27, vers quatre heures du soir. D'un autre côté, les traîneurs, dispersés dans les bois et dans les villages environnants, n'avaient pas profité de la première nuit ; et le 27, quand le jour avait reparu, tous s'étaient présentés à la fois pour passer les ponts.

Ce fut surtout quand la garde, sur laquelle ils se réglaient, s'ébranla. Son départ fut comme un signal : ils accoururent de toutes parts, ils s'amoncelèrent sur la rive. On vit en un instant une masse profonde, large et confuse d'hommes, de chevaux et de chariots assiéger l'étroite entrée des ponts qu'elle débordait. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, repoussés par les gardes et par les pontonniers, ou arrêtés par le fleuve, étaient écrasés, foulés aux pieds ou précipités dans les glaces que charriait la Bérézina. Il s'élevait de cette immense et horrible cohue, tantôt un bourdonnement sourd, tantôt une grande clameur, mêlée de gémissements et d'affreuses imprécations. Les efforts de Napoléon et de ses premiers lieutenants pour sauver ces hommes éperdus, en rétablissant l'ordre parmi eux, furent longtemps inutiles. Le désordre avait été si grand que, vers deux heures, quand l'empereur s'était présenté à son tour, il avait fallu employer la force pour lui ouvrir un passage.

Éblé venait alors de faire le dénombrement des bagages dont la rive était couverte. Il prévint l'empereur que six jours ne suffiraient pas pour que tant de voitures pussent s'écouler. Ney était présent: il s'écria " qu'il les fallait donc brûler sur-le-champ." Mais Berthier, poussé par le mauvais génie qui habite les cours, s'y opposa. Il assura qu'on était loin d'être réduit à cette extrémité. L'empereur se plut à le croire par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus et par ménagement pour tant d'hommes dont il se reprochait le malheur, et dont ces voitures renfermaient les vivres et la fortune.

Dans la nuit du 27 au 28 le désordre cessa par un désordre contraire. Les ponts furent abandonnés, le village de Studzianka attira tous ces traîneurs ; en un instant il fut dépecé, il disparut et fut converti en une infinité de bivouacs. Le froid et la faim y fixèrent tous ces malheureux. Il fut impossible de les en arracher. Toute cette nuit fut encore perdue pour leur passage. Cependant Victor avec six mille hommes les défendait contre Wittgenstein. Mais dès les premières lueurs du 28, quand ils virent ce maréchal se préparer à un combat, lorsqu'ils entendirent le canon de Wittgenstein tonner sur leur tête, et celui de Tchitchakof gronder en même temps sur l'autre rive, alors ils se levèrent tous à la fois, ils descendirent, ils se précipitèrent en tumulte et revinrent assiéger les ponts.

Leur terreur était fondée. Le dernier jour de beau-

coup de ces malheureux était venu. Wittgenstein et Platof, avec quarante mille Russes de l'armée du nord et de l'est, attaquaient les hauteurs de la rive gauche, que Victor, réduit à six mille hommes, défendait. En même temps, sur la rive droite, Tchitchakof, avec ses vingt-sept mille Russes de l'armée du midi, débouchait de Stachow contre Oudinot, Ney et Dombrowski. Ceux-ci comptaient à peine dans leurs rangs huit mille hommes, que soutenait l'escadron sacré, ainsi que la vieille et la jeune garde, alors composées de trois mille huit cents baïonnettes et de neuf cents sabres.

Les deux armées russes prétendaient se saisir à la fois des deux issues des ponts et de tout ce qui n'aurait pas pu se jeter au-delà des marais de Zembin. Plus de soixante mille hommes, bien vêtus, bien nourris et complètement armés, en assaillaient dix-huit mille à demi nus, mal armés, mourant de faim, séparés par une rivière, environnés de marais, enfin embarrassés par plus de cinquante mille traîneurs, malades ou blessés, et par une énorme masse de bagages. Depuis deux jours le froid et la misère étaient tels que la vieille garde avait perdu le tiers de ses combattants, et la jeune garde la moitié. Ce fait et le malheur de la division Partouneaux expliquent l'effrayante réduction du corps de Victor, et cependant ce maréchal contint Wittgenstein pendant toute cette journée du 28. Pour Tchitchakof, il fut battu. Le maréchal Ney et ses huit mille Français,

Suisses et Polonais suffirent contre vingt-sept mille Russes.

L'attaque de l'amiral fut lente et molle. Son canon balaya la route, mais il n'osa point suivre ses boulets et pénétrer par la trouée qu'ils firent dans nos rangs. Pourtant, devant sa droite, la légion de la Vistule plia sous l'effort d'une forte colonne. Mais Ney accourut : il lança au travers les bois et sur le flanc de cette colonne russe, Doumerc et sa cavalerie, qui la défoncèrent, lui prirent deux mille hommes, sabrèrent le reste, et décidèrent par cette charge vigoureuse du combat qui traînait indécis.

Pendant ce combat, Napoléon, à la tête de sa garde, resta en réserve à Brilowa, couvrant l'issue des ponts, entre les deux batailles, mais plus près de celle de Victor. Ce maréchal, attaqué dans une position très périlleuse et par une force quadruple de la sienne, perdait peu de terrain. Son corps d'armée, mutilé par la prise de la division Partouneaux, avait sa droite appuyée au fleuve. Une batterie de l'empereur, placée sur l'autre rive, la soutenait. Enfin, vers le milieu du jour, le Russe s'aperçut de sa supériorité ; il déborda l'aile gauche française. Tout alors eût été perdu sans un effort mémorable de Fournier et le dévouement de Latour-Maubourg. Ce général passait les ponts avec sa cavalerie. Il aperçut le danger et revint aussitôt sur ses pas. De son côté Fournier s'élance à la tête de deux régiments hessois et badois : l'aile droite russe, déjà victorieuse, s'arrête ; elle

attaquait, il la force à se défendre, et trois fois les rangs ennemis sont enfoncés par trois charges sanglantes. La nuit vint avant que les quarante mille Russes de Wittgenstein eussent pu entamer les six mille hommes du duc de Bellune. Ce maréchal resta maître des hauteurs de Studzianka, préservant encore les ponts des baïonnettes russes, mais ne pouvant les cacher à l'artillerie de leur aile gauche.

CHAPITRE XII.

Pendant toute cette journée, la position du neuvième corps fut d'autant plus critique, qu'un pont frêle et étroit était sa seule retraite : encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils ses avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces infortunés avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse. Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, pêle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce chaos : ils furent le signal d'un désespoir universel.

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes. Suivant leurs différents caractères, les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage.

Plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore ; ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'elles écrasaient. Dans leur odieuse avarice ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau. Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés, ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés ; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons, avec leurs enfants dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient; déjà submergées, leurs bras raidis les tenaient encore au-dessus d'elles.

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le flot d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux et les jetèrent dans le gouffre, où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie, y affluèrent de toutes parts.

Dirigées par leurs conducteurs, et rapidement emportées sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles ; puis, s'entrechoquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers d'hommes éperdus, poussés sur ces obstacles, s'y embarrassent, culbutent, et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres ; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlé, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis. Parmi eux, des femmes, des mères, appelèrent en vain d'un voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour : elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher ; mais emportées çà et là par la foule, battues par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, des explosions des obus, de vociférations, de gémissements, de jurements effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes

qu'elle engloutissait. Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfants renversés à demi étouffés, et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés ; mais à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors, dans cette colonne de désespérés qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs qu'ils s'étaient sacrifiés.

Mais d'un autre côté que de nobles dévouements ! et pourquoi la place et le temps manquent-ils pour les décrire ! C'est là qu'on vit des soldats, des officiers même, s'atteler à des traîneaux pour arracher à cette rive funeste leurs compagnons malades ou blessés. Plus loin, hors de la foule, quelques soldats sont immobiles, ils veillent sur les corps mourants de leurs officiers qui se sont confiés à leurs soins ; ceux-ci les conjurent en vain de ne plus songer qu'à leur propre salut ; ils refusent, et, plutôt que

d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort ou l'esclavage.

Au-dessus du premier passage, un frêle batelet de bouleau, chargé d'une mère et de ses deux enfants, sombra sous les glaces ; un artilleur, qui luttait comme les autres sur le pont pour s'ouvrir un passage, s'en aperçut ; tout d'un coup, s'oubliant lui-même, il se précipite, s'efforce et parvient enfin à sauver l'une de ces trois victimes. C'était le plus jeune des deux enfants : l'infortuné appelait sa mère avec des cris de désespoir, et l'on entendait le brave canonnier lui dire, en l'emportant dans ses bras, " qu'il ne pleurât point, qu'il ne l'avait pas sauvé de l'eau pour l'abandonner sur le rivage, qu'il ne le laisserait manquer de rien, qu'il serait son père et sa famille."

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces calamités. Son obscurité ne déroba pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite, et que ses divisions se présentèrent et s'ouvrirent une horrible tranchée au milieu de ces malheureux que jusque-là elles avaient défendus. Cependant une arrière-garde ayant été laissée à Studzianka, la multitude engourdie par le froid, ou trop attachée à ses

bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés. Le jour seul put les ramener tous à la fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin, lorsque enfin Éblé, voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il charriait ; il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux : brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets : le reste attendit les Russes. Wittgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Éblé, et sans avoir remporté la victoire, il en recueillit les fruits.

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, les restes de la grande armée ne formaient plus sur l'autre rive qu'une masse informe, qui se déroulait confusément en s'écoulant vers Zembin. Tout ce pays est un plateau boisé d'une grande étendue, où

les eaux, flottant incertaines entre plusieurs pentes, forment un vaste marécage. L'armée le traversa sur trois ponts consécutifs de trois cents toises de longueur, avec un étonnement mêlé de frayeur et de joie. Ces ponts magnifiques, faits de sapin résineux, commençaient à quelques verstes du passage. Tchaplitz les avait occupés pendant plusieurs jours. Un abattis et des tas de bourrées, d'un bois combustible et déjà sec, étaient couchés à leur entrée, comme pour lui indiquer ce qu'il avait à en faire. Il n'aurait d'ailleurs fallu que le feu de la pipe de l'un de ses Cosaks pour incendier ces ponts. Dès lors tous nos efforts et le passage de la Bérézina eussent été inutiles. Pris entre ces marais et le fleuve, dans un espace étroit, sans vivres, sans abri, au milieu d'un ouragan insupportable, la grande armée et son empereur eussent été forcés de se rendre sans combat.

Dans cette position désespérée, où la France entière semblait devoir être prise en Russie, où tout était contre nous et pour les Russes, ceux-ci ne firent rien qu'à demi. Kutusof n'arriva sur le Dnieper que le jour où Napoléon abordait la Bérézina. Wittgenstein se laissa contenir pendant le temps nécessaire. Tchitchakof fut défait ; et sur quatre-vingt mille hommes, Napoléon réussit à en sauver soixante mille.

Il était resté jusqu'au dernier moment sur ces tristes bords, près des ruines de Brilowa, sans abri, et à la tête de sa garde, dont la tourmente avait dé-

truit le tiers. Le jour, elle prenait les armes et restait rangée en bataille ; la nuit, elle bivouaquait en carré autour de son chef : là ces vieux grenadiers attisaient sans cesse leurs feux. On les voyait assis sur leurs sacs, les coudes appuyés sur leurs genoux et la tête sur leurs mains, sommeillant ainsi repliés sur eux-mêmes, pour que leurs membres s'échauffassent l'un l'autre, et pour moins sentir le vide de leurs estomacs.

Pendant ces trois jours et ces trois nuits, Napoléon au milieu d'eux, le regard et la pensée errant de trois côtés à la fois, soutint le deuxième corps de ses ordres et de sa présence, protégea le neuvième corps et le passage avec son artillerie, et s'unit aux efforts d'Éblé pour sauver de ce naufrage le plus de débris possible. Lui-même enfin dirigea ces restes vers Zembin, où le prince Eugène l'avait précédé.

On remarqua qu'il commandait encore à ses maréchaux, demeurés sans soldats, de prendre des positions sur cette route, comme s'ils eussent encore eu des armées sous leurs ordres. L'un d'eux lui en fit l'observation avec amertume : il commençait le détail de ses pertes ; mais Napoléon, décidé à repousser tous les rapports, de peur qu'ils ne dégénérassent en plaintes, l'interrompit vivement par ces mots : "Pourquoi donc voulez-vous m'ôter mon calme ?" Et sur ce qu'il persévérait, il lui ferma la bouche en répétant avec l'accent du reproche : "Je vous demande, monsieur, pourquoi vous voulez m'ôter mon

calme." Mot qui, dans son malheur, explique l'attitude qu'il s'imposa et celle qu'il exigea des autres. Autour de lui, pendant ces mortels jours, chaque bivouac fut marqué par une foule de morts. Là étaient réunis des hommes de tous les états, de tous les grades, de tous les âges, ministres, généraux, administrateurs.

CHAPITRE XIII.

Le 29 l'empereur quitta les bords de la Bérézina, poussant devant lui la foule des hommes débandés, et marchant avec le neuvième corps désorganisé. La veille, le deuxième, le neuvième corps et la division Dombrowski présentaient un ensemble de quatorze mille hommes, et déjà, à l'exception d'environ six mille hommes, le reste n'avait plus forme de division, de brigade et de régiment. La nuit, la faim, le froid, la chute d'une foule d'officiers, la perte des bagages laissés de l'autre côté du fleuve, l'exemple de tant de fuyards, celui, bien plus rebutant, des blessés qu'on abandonnait sur les deux rives et qui se roulaient de désespoir sur une neige ensanglantée, tout enfin les avait désorganisés ; ils s'étaient perdus dans la masse des hommes débandés qui arrivaient de Moscou. C'était encore soixante mille hommes, mais sans ensemble. Tous marchaient pêle-mêle, cavalerie, fantassins, artilleurs, Français et Allemands : il n'y avait plus ni aile ni centre. L'artillerie et les voitures roulaient au travers de cette foule confuse, sans autre instruction que celle d'avancer autant que possible. Sur cette chaussée, tantôt étroite, tantôt montueuse, on s'écrasait à tous les défilés, pour

se disperser ensuite partout où l'on espérait trouver un asile ou quelques aliments. Ce fut ainsi que Napoléon arriva à Kamen ; il y coucha avec les prisonniers du jour précédent, qu'on parqua. Ces malheureux, après avoir dévoré jusqu'à leurs morts, périrent presque tous de faim et de froid.

Le 3 décembre Napoléon arriva dans la matinée à Malodeczno. C'était le dernier point sur lequel Tchitchakof aurait pu le prévenir. Quelques vivres s'y trouvaient, le fourrage y était abondant, la journée belle, le soleil brillant, le froid supportable. Enfin les courriers, qui manquaient depuis longtemps, y arrivèrent tous à la fois. Jusque-là Napoléon semblait n'avoir pas conçu le projet de quitter son armée. Mais, vers le milieu de ce jour, il annonça tout-à-coup à Daru et à Duroc sa résolution de partir incessamment pour Paris. Daru n'en reconnut pas la nécessité. Il objecta "que les communications étaient rouvertes et les grands dangers dépassés ; qu'à chaque pas rétrograde, il allait rencontrer les renforts que lui envoyaient Paris et l'Allemagne." Mais l'empereur répliqua "qu'il ne se sentait plus assez fort pour laisser la Prusse entre lui et la France. Pourquoi fallait-il qu'il restât à la tête d'une déroute ? Murat et Eugène suffiraient pour la diriger, et Ney pour la couvrir. Qu'il était indispensable qu'il retournât en France pour la rassurer, pour l'armer, pour contenir de là tous les Allemands dans leur fidélité ; enfin pour revenir, avec des forces

nouvelles et suffisantes, au secours des restes de sa grande armée. Mais, avant d'atteindre ce but, ne fallait-il pas qu'il traversât seul quatre cents lieues de terres alliées ; et, pour le faire sans danger, que sa résolution y fût imprévue, son passage ignoré, le bruit du désastre de sa retraite encore incertain, qu'il en précédât la nouvelle, l'effet qu'elle y pourrait produire et toutes les défections qui pourraient en résulter ? Il n'avait donc pas de temps à perdre, et le moment de son départ était venu."

Il n'hésita que sur le choix du chef qu'il laisserait à l'armée. C'était entre Murat et Eugène qu'il balançait. Il aimait la sagesse et le dévouement de celui-ci. Mais Murat avait plus d'éclat, et il s'agissait d'imposer. Eugène resterait avec ce monarque ; son âge, son rang inférieur répondraient de sa soumission, et son caractère de son zèle. Il en donnerait l'exemple aux autres maréchaux. Enfin Berthier demeurerait encore avec eux : il n'y aurait donc rien de changé dans la forme ni dans l'organisation ; et cette disposition, en annonçant son prompt retour, contiendrait à la fois dans leur devoir les plus impatients des siens, et dans une crainte salutaire les plus ardents de ses ennemis.

Tels furent les motifs de Napoléon. Caulaincourt reçut aussitôt l'ordre de préparer en secret ce départ. Le lieu qu'on lui assigna fut Smorgony, et son époque la nuit du 5 au 6 décembre.

Mais à l'instant même où Napoléon décidait son

départ, l'hiver devenait terrible, comme si le ciel moscovite, le voyant près de lui échapper, eût redoublé de rigueur pour l'accabler et nous détruire. Ce fut au travers de vingt-six degrés de froid que nous atteignîmes, le 4 décembre, Bienitza.

L'empereur avait laissé le comte de Lobau et plusieurs centaines d'hommes de sa vieille garde à Malodeczno. C'était là que la route de Zembin rejoignait le grand chemin de Minsk à Vilna. Il fallait garder cet embranchement jusqu'à l'arrivée de Victor, qui le défendrait à son tour jusqu'à celle de Ney. Car c'était encore à ce maréchal et au deuxième corps, commandé par Maison, que l'arrière-garde était confiée.

Le 4 décembre, vers quatre heures du soir, Ney et Maison aperçurent Malodeczno, d'où Napoléon était parti le matin même. Tchaplitz les suivait de près. Il ne restait plus à Ney que six cents hommes. La faiblesse de cette arrière-garde, l'approche de la nuit et le vue d'un abri excitèrent l'ardeur du général russe ; son attaque fut pressante. Ney et Maison, sentant bien qu'ils mourraient de froid sur la grande route s'ils se laissaient pousser au-delà de ce cantonnement, préférèrent périr en le défendant. Ils s'arrêtèrent à son entrée, et comme leurs chevaux d'artillerie étaient mourants, ils ne songèrent plus à sauver leurs canons, mais à en écraser, pour la dernière fois, l'ennemi : c'est pourquoi ils mirent en batterie tout ce qui leur en restait et firent un feu terrible. La

colonne d'attaque de Tchaplitz en fut toute brisée ; elle s'arrêta. Mais ce général, usant de sa supériorité, détourna une partie de ses forces vers une autre entrée ; et déjà ses premières troupes avaient franchi les enclos de Malodeczno, quand tout-à-coup elles y rencontrèrent un autre combat.

Le bonheur voulut que Victor, avec environ quatre mille hommes, reste du neuvième corps, occupât encore ce village. L'acharnement y fut extrême : on s'enleva plusieurs fois, de part et d'autre, les premières maisons. Des deux côtés on combattit moins pour la gloire que pour se conserver ou s'arracher un refuge contre un froid meurtrier. Ce ne fut qu'à onze heures du soir que les Russes y renoncèrent, et qu'à demi gelés ils en allèrent chercher un autre dans les villages environnants.

Le lendemain 5 décembre, Ney et Maison crurent que le duc de Bellune les remplacerait à l'arrière-garde ; mais ils s'apeçurent que ce maréchal, suivant ses instructions, s'était retiré, et qu'ils étaient seuls dans Malodeczno avec soixante hommes. Tout le reste avait fui : leurs soldats, que jusqu'au dernier moment les Russes n'avaient pu vaincre, l'atrocité du climat les avait vaincus ; les armes leur tombaient des mains, et eux-mêmes tombaient à quelques pas de leurs armes. Maison, en qui une grande force d'âme s'alliait, dans une juste proportion, à une grande force de corps, ne s'étonna point ; il continua sa retraite jusqu'à Bienitza, ralliant à chaque pas des

hommes qui lui échappaient sans cesse, mais enfin marquant encore, avec quelques baïonnettes, l'arrière-garde. Il n'en fallut pas davantage ; car les Russes, glacés eux-mêmes et forcés de se disperser avant la nuit dans les habitations voisins, n'osaient en sortir qu'au grand jour. Alors ils recommençaient à nous suivre, mais sans attaquer : car, à l'exception de quelques efforts engourdis, la violence de la température ne permettait de s'arrêter ni pour préparer une attaque ni pour se défendre.

Cependant Ney, surpris du départ de Victor, l'avait rejoint ; il s'était efforcé de l'arrêter ; mais le duc de Bellune, ayant l'ordre de se retirer, s'y était refusé. Ney lui avait alors demandé ses troupes, s'offrant de le remplacer dans son commandement ; mais Victor n'avait voulu ni céder ses soldats ni prendre sans ordre l'arrière-garde. Dans cette altercation, le prince de la Moskwa s'emporta, dit-on, avec une violence excessive, dont la froideur de Victor ne s'émut guère. Enfin un ordre de l'empereur intervint ; Victor fut chargé de soutenir la retraite, et Ney appelé à Smorgony.

CHAPITRE XIV.

Napoléon venait d'y arriver au milieu d'une foule de mourants, dévoré de chagrin, mais ne laissant percer aucune émotion à la vue des souffrances de ces malheureux, qui, de leur côté, ne lui faisaient entendre aucun murmure. Il est vrai qu'une sédition était impossible ; c'eût été un effort de plus et toutes les forces de chacun étaient employées à combattre la faim, le froid et la fatigue : il eût d'ailleurs fallu de l'ensemble, s'accorder, s'entendre, et la famine et tant de fléaux séparaient et isolaient, en concentrant chacun tout entier en lui-même. Bien loin de s'épuiser en provocations, en plaintes même, on marchait silencieux, réservant tous ses moyens contre une nature ennemie, distrait de toute autre idée par une action, par une souffrance continuelles. Les besoins physiques absorbaient toutes les forces morales ; on vivait ainsi machinalement dans ses sensations, restant soumis encore par souvenir, par suite d'impressions reçues dans un meilleur temps, et beaucoup par un honneur, par un amour de gloire, exalté par vingt ans de triomphes, et dont la chaleur survivait et combattait encore.

L'autorité des chefs était d'ailleurs restée entière

et respectée, parce qu'elle avait toujours été toute paternelle, et que les dangers, les triomphes, les maux, avaient toujours été en commun. C'était une famille malheureuse, dont le chef était peut-être le plus à plaindre. Ainsi l'empereur et la grande armée gardaient l'un envers l'autre un triste et noble silence : on était à la fois trop fier pour se plaindre et trop expérimenté pour n'en pas sentir l'inutilité.

Cependant Napoléon entre précipitamment dans son dernier quartier impérial ; il y achève ses dernières instructions et le vingt-neuvième et dernier bulletin de son armée expirante. Des précautions furent prises dans son appartement intérieur pour que jusqu'au lendemain rien de ce qui allait s'y passer ne transpirât. Mais le pressentiment d'un dernier malheur saisit ses officiers ; tous auraient voulu le suivre. Ils étaient affamés de revoir la France, de se retrouver au sein de leurs familles et de fuir cet atroce climat ; mais aucun n'osait en témoigner le désir ; le devoir et l'honneur les retenaient.

Pendant qu'ils feignaient un repos qu'ils étaient loin de goûter, la nuit et l'instant que l'empereur avait désignés pour déclarer aux chefs de l'armée sa résolution arrivèrent. Tous les maréchaux furent appelés. A mesure qu'ils entrèrent, il les prit chacun en particulier, et d'abord il les gagna à son projet, tantôt par ses raisonnements, tantôt par des épanchements de confiance. C'est ainsi qu'en

apercevant Davout, on le vit aller au-devant de lui, et lui demander pourquoi il ne le voyait plus, s'il l'avait abandonné? Et sur ce que Davout répondit qu'il croyait lui déplaire, l'empereur s'expliqua doucement, accueillit ses réponses, lui confia jusqu'au chemin qu'il croyait devoir prendre, et reçut ses conseils sur ce détail.

Il fut caressant pour tous; puis, les ayant réunis à sa table, il les loua de leurs belles actions pendant cette campagne. Pour lui, il ne convint de sa témérité que par ces seuls mots: "Si j'étais né sur le trône, si j'étais un Bourbon, il m'aurait été facile de ne point faire de fautes."

Quand le repas fut achevé, il leur fit lire par le prince Eugène son vingt-neuvième bulletin; après quoi, déclarant hautement ce qu'il avait déjà confié à chacun d'eux, il leur dit "que cette nuit même il allait partir, avec Duroc, Caulaincourt et Lobau, pour Paris; que sa présence y était indispensable pour la France, comme pour les restes de sa malheureuse armée. C'était de là seulement qu'il pourrait contenir les Autrichiens et les Prussiens. Sans doute ces peuples hésiteraient à lui déclarer la guerre lorsqu'ils le sauraient à la tête de la nation française et d'une nouvelle armée de douze cent mille hommes."

"Je laisse," ajouta-t-il enfin, "le commandement de l'armée au roi de Naples. J'espère que vous lui obéi-

rez comme à moi, et que le plus grand accord régnera entre vous."

Alors il était dix heures du soir, il se lève, et leur serrant affectueusement les mains, il les embrassa tous et partit.

NOTES.

The heavy-face figures refer to pages, ordinary figures to the lines

1.—2. Marshal **Davout** (1770–1823) was commander of the First Corps.

10. The **Vistula** was the dividing line between Germany and Poland. Napoleon's army would not be safe until this was passed.

12. **Smolensk** and **Minsk** were fortified towns where Napoleon had left military stores and where he expected reinforcements.

14. **Wittgenstein** (1769–1843), a German by birth, commanded the Russian right wing.

15. **Tchitchakof** (1766–1849), usually called the "Admiral," commanded the Russian left wing, also called the Army of Volhynia.

19. Marshal **Saint-Cyr** (1764–1830) commanded the Sixth Corps, consisting of Bavarians.

20. Marshal **Victor**, Duke of Bellune (1764–1841), commanded the Ninth Corps, which, until the main army reached Smolensk in its retreat, was not directly under Napoleon's command.

2.—4. **Vilna**, an important Russian town, not far from the German boundary. Here, also, Napoleon expected to find supplies and reinforcements.

7. **fer**, sword, battle.

8. The **Düna** and the **Dnieper** for a long distance run nearly parallel with each other, in a westerly direction and along the line of Napoleon's retreat. The latter river was called *Borysthenes* by the ancients and is frequently called *Borysthène* by Ségur.

18. **cantonnements**, quarters, camps.

20. **Véréia**, a small town about 60 miles southwest of Moscow.

21. Marshal **Mortier**, Duke of **Treviso** (1768–1835), commanded the Young Guard.

26. **Kremlin**, the fortified palace of the czars. Built in 1330.

3.—2. **obus** (pronounced *obuz*), bombshell.

10. **génie**, engineer-corps.

12. **Napoleon** had been trying for about four years to conquer Spain, but without permanent success.

17. **Le duc de Trévise** ; see note on Marshal Mortier, above.

21. **faire une part à**, sacrifice something to.

4.—3. **cavalerie à pied**, dismounted cavalry.

12. As the supplies were consumed, the horses and wagons would become useless.

5.—6. **condamnés** (*m* silent), doomed.

8. **mougik**, peasant.

6.—1. **Kutusof** (1745–1813) was commander-in-chief of the Russian army.

5. **il se sera rapproché**, etc., he would be nearer by eighty leagues, etc.

7.—1. **Mojaïsk** is about 60 miles west of Moscow. Here Napoleon re-entered the road by which he had advanced to Moscow.

5. **verste**, about $\frac{2}{3}$ of a mile.

8.—1. **Moscovite** is frequently used by Ségur as a synonym of *Russe*.

4. **Medyn** is about 75 miles southwest of Moscow. Napoleon was prevented by Kutusof from taking this road, which was more direct than that by way of Mojaïsk.—**Viazma** is on the road by which Napoleon advanced and by which he now hopes to retreat.

23. **Gjatz** is about 100 miles from Moscow.

24. **troupe d'élite**, picked troops. Napoleon's "guard" consisted of men selected from the entire army.

27. **le temps n'avait point été appelé à son conseil**, the weather had not been taken into consideration.

9.—9. **chevalets**, trestles.

12. **noya**, swamped.

14. **pour son compte**, on its own account; independently.

10.—11. This was the battle of Borodino. See Introduction, p. vii.

26. **accidents**, inequalities, irregularities.

11.—1. In 1798 Napoleon invaded Egypt, but the expedition was without permanent effect.

29. **se laissaient aller**, gave way, yielded.

13.—2. **Prince Eugène** (1781–1824) was Eugene de Beauharnais, Napoleon's stepson and adopted son. He commanded the Fourth Corps.

5. **chemin de traverse**, side road.

13. Marshal **Ney**, Duke of Elchingen, Prince of Moskwa, was commander of the Third Corps. In this retreat he gained for himself the title "the bravest of the brave."—**le premier**, first, in the first place.

14.—11. **miroité**, made smooth (like a mirror).

28. **mordre**, take hold.

15.—6 **la première école du monde.** This refers to the French military school at St. Cyr, near Paris.

17. **le vice-roi** (d'Italie) was Prince Eugene.—**Le prince d'Eckmühl** was Davout.

16.—2. **Malo-Iaroslavetz** is about 75 miles southwest of Moscow. To this point the Russians retreated before Napoleon; after this, beginning with Oct. 26, he retreated before them.

5. **Poniatowski** (1762–1813) was a Polish prince and commanded the Polish contingent (Fifth Corps) in Napoleon's army.

9. **Miloradowitch** (1770–1825) commanded the Russian cavalry. In audacity and energy he resembled Murat (1771–1815), the commander of the French cavalry. Murat was the son of an innkeeper. By his activity and ability he attained the highest rank in the army, married a sister of Napoleon, who placed him on the throne of Naples.

11. **avantageux**, presuming, overbearing.

25. **dissipateur cité**, noted spendthrift.

26. **Platof** commanded a detachment of Cossacks. On page 35 he is called *hetman*, a Russian word used to designate a Cossack chief.

17.—17. **italienne.** The Fourth Corps, under Prince Eugene, consisted chiefly of Italians.—**Ils se font jour**, make a way for themselves, break through.

22. **rang de bataille**, superior rank, precedence.

18.—16. **Moskwa** ; see Introduction, p. vii.

29. **enfoncé**, broken up, routed.

19.—12. **rétablit le combat**, saved the battle.

14. **fermait la marche**, brought up the rear.

22.—20. **champ funéraire**, graveyard.

27. **se détachent**, stand out, appear.

24.—22. **l'emportant**, conquering, prevailing.

25.—5. **raisonneuse**, critical. They thought themselves qualified by their education to judge the acts of their officers.

24. **celui** was Davout.

26. **l'homme de la circonstance**, the man for the occasion.

27.—1. **décontenancé**, discouraged, confused.

2. **l'affaire de Viazma.** See p. 16, last paragraph.

28.—1. **l'aigle**, standard, colors. Those who marched disbanded and looked out for themselves, had a better chance of escape than those who kept in the ranks.

15. **s'y laissait aller**, gave up to them.

22. Marshal **Bessières**, Duke of Istria (1768–1813), commanded the cavalry of the Guard.

29.—5. **dévoua**, sacrificed.

18. **lâchent prise**, give way, retreat.—**s'autorisant de**, justifying, excusing themselves by.

31.—11. **l'armée d'Italie** ; see note p. 17, l. 17.

32.—29. **c'était aux vivres**, etc., it was the provisions that most of them were after.

33.—22. **administrateurs**, civil officers.

34.—1. **s'ébranlèrent**, started.

12 **démantelée**, stripped (of arms, etc.).

28. **acharnés**, desperate, intent.

35.—16. **hetman** ; see note p. 16, l. 26.

36.—9. **s'en tenant**, confining himself.

17. **vingt degrés.** This was evidently according to the centigrade thermometer ; about 4 degrees below zero, Fahrenheit.

37.—9. **portait**, disposed, inclined (the men).

38.—9. **réparateur**, restorative.

14. **cadres**, officers.

28. **se rallier**, to fall into line. See note p. 28, l. 1 ; also the last paragraph on p. 40.

39.—17. **distributions** (de vivres).

40.—28. **s'entretuer**, killing each other.

41.—27. **s'emportait**, became excited, angry.

28. **Alexandre** was the Russian Emperor.

42. 4. **homme de l'Egypte**, etc. Napoleon's Egyptian campaign was in 1798 ; the battle of Marengo was fought June 14, 1800; at Esslingen near Vienna, Napoleon defeated the Austrians in May, 1809. Napoleon is compared to Cortez, who risked his whole force in his advance on Mexico. The "Macedonian" is Alexander the Great.

27. **tours d'enceinte**, towers of the walls.

43.—16. Marshal **Junot**, Duke of Abrantès (1771–1813), commanded the Eighth Corps, consisting of Westphalians.

20. **à la hauteur de**, at ; literally, as high up (the river) as.

45.—23. **se troublant**, getting confused, "rattled."

46.—15. **éteindre**, silence.

16. **Sébastiani** (1772–1851), like Napoleon, was a Corsican. He commanded the "escadron sacré." See p. 84, l. 16.

20. **une cavalerie trop faible**, etc., cavalry insufficient to permit him to make a reconnoissance far from the main road.

47.—21. Lithuania is a province of Russia, west of the Dnieper. After passing this river, the French would be in comparative safety.

48.—4. **insensiblement**, gradually.

52.—13. **fils** here refers to Prince Eugene. See note to p. 13, l. 2.

28. **Ouwarof**, commanded a Russian army corps.

54.—4. Marshal **Berthier** (1753–1815) was Napoleon's chief of staff.—**Lefebvre** (*b* silent) commanded the "Old Guard."

17. **Rapp** was Napoleon's adjutant.

22. **quartier-général**, headquarters.

55.—4. **Dantzick**, or Dantzig, a city in northeastern Prussia. Here Napoleon expected to collect and reorganize his army.

10. **deux autres armées**; see p. 1, lines 14 and 15.

56.—16. **j'ai assez fait l'empereur**, I have played (or acted) the emperor long enough.

57.—3. **chasseurs**, light infantry.

19. **éclairs**, flashes of genius.

58.—6. **imposa**, overawed.

14. **à bout portant**, at close range.

61.—1. **munitions de bouche**, provisions.

16. **Dombrowski** commanded a division in the Fifth Corps (Poles).

18. Marshal Oudinot, Duke of **Reggio**, (1767–1847,) commanded the Second Corps.

21. **équipage de pont**, bridge train.

24. **Maubourg** (usually *Latour-Maubourg*) commanded the reserve cavalry.

28. **aigles**; see note p. 28, l. 1.

62.—11. **matérielle**, physical.

16. **mais au-dehors, sur cela même**, but outwardly, even on that point.

63.—4. **lithuaniennes**; see note p. 47, l. 21.

14. **passer sur le ventre à**, crush, overwhelm.

17. **Jomini** (1779–1869), a Swiss by birth, was at this time a brigadier general in the French army.

64.—6. **Eblé** was Napoleon's chief of engineers. By his skill and devotion he saved the remnant of the French army at the passage of the Beresina. He died a few weeks later from the effects of his exposure.

66.—27. **se disputèrent**, contended with each other for.

28. **ne l'emporta qu'en réclamant de**, prevailed only by appealing to.

67.—17. **accents**, expressions.

22. **s'en prenant à Davout**, blaming Davout for it.

68.—12. **schako** (or *shako*), was a tall cap, usually worn by infantry.

19. **tout entières**, in good condition.

24. **coviennent de**, admit, confess.

69.—10. **feld maréchal** is a German title, here equivalent to commander-in-chief.

22. **qui retient ce transport, se livrant au sien**, who restrains this outburst (of passion), giving way to his own.

70.—5. **morcelée**, broken up, scattered.

6. **incomplètes** is the opposite of *entières*, p. 68, l. 19.

72.—18. **et sur ce que**, and when.

26. **pris**, frozen.

73.—2. **mouvement**, feeling.

3. Translate **de l'inquiétude** after **fit** in line 2.

75.—29. **contenance**, firmness.

77.—4. **lâcha prise** ; see note p. 29, l. 18.

6. **à tâtons**, at random.

10. **c'en est fait**, it is all over.

78.—2. **s'exaltaient**, became enthusiastic.

79.—11. **l'homme de la circonstance** ; see note 26, p. 25.

80.—23. **Charles XII**. This refers to Charles XII. of Sweden, who, in 1708, had led his army into Russia. Being defeated at Pultava, he took refuge in Turkey.—The **Ukraine** is in southwestern Russia.

26. At Moscow and again at Malo-Iaroslavetz Napoleon had been in doubt as to what he should do.

81.—18. **génie**, engineer corps.

82.—9. **mouvement**, outburst.

29. **la grande politique se croyait elle-même**, statecraft (politics on a large scale) does not concern itself with morality.

88.—5. **c'était une moindre suicide**, it was a less (disgraceful) suicide to kill themselves, than it would have been to murder their own reputation by attacking or defaming Napoleon.

18. **libre arbitre**, free will, private opinion.

19. **grand livre**, ledger, account-book. Napoleon's soldiers knew that he always rewarded distinguished services both in money and promotions and that their glory would live in history.

90.—19. **quand bien même**, even if.

91.—20. **chevalets** ; see p. 9, l. 9.

92.—29. **Tchaplitz** commanded a division in the army of Tchitchakof.

94.—18. **il n'en voulut point à**, he was not angry with.

96.—5. **l'amiral** ; see note p. 1, l. 15.

101.—14. **perdaient l'usage de leurs mouvements**, it was becoming impossible for them to move.

102.—10. **il tînt à l'honneur**, he made it a point of honor.

104.—9. **entraînement**, inclination.

105.—9. **escadron sacré** ; see p. 84, l. 16.

11, 12. **baïonnettes**, infantry ; **sabres**, cavalry.

106.—9. **Doumerc** commanded a cavalry division in Oudinot's corps.

24. **Fournier** was a brigadier-general in Victor's corps.

28. **hessois et badois**, Hessian and Badensian (from Baden). There were more than 200,000 German auxiliary troops in Napoleon's army.

107.—4. **entamer**, break through, defeat.

108.—19. **à nu**, in their true character ; lit. *bare, naked.*

113.—24. These "fruits" were about 5000 prisoners, 3 cannons, and a large quantity of valuable baggage.

115.—27. **et sur ce que** ; see note 18, p. 72.

Major Blesson, a Prussian officer, who was present at the crossing of the Beresina, visited the spot ten years later and states that in the neighborhood of Studzianka the ground was so thickly strewn with remnants of uniforms and accoutrements, together with bones of men and horses, that walking was almost impossible. By the sinking of so many wagons, men, and horses where the wagon-bridge had stood and which broke down three times, an island was formed, dividing the river into two branches.

118.—4. **parqua**, enclosed with a fence or stockade.

119.—14. **avait plus d'éclat**, made a better display, showed to better advantage. Murat's attractive appearance, his heroic courage, together with his captivating manner, made him the idol of the army. He was at this time 41 years old; Eugene was 31.—**il s'agissait d'imposer** means that it was necessary to inspire the soldiers with fear as well as with love and respect. No other man was so well fitted to do this as Murat.

25. General **Caulaincourt** was in the personal service of the emperor and accompanied him in his flight.

120.—4. **vingt-six degrés de froid**, about 15° below zero. See note p. 36, l. 17.

123.—2. **laissant percer**, showing.

9. **ensemble**, harmony, unity.

21. **chaleur**, enthusiasm, excitement.

124.—11. This celebrated twenty-ninth bulletin gave France the first information concerning this disastrous campaign.

125.—12. **Bourbon.** From 1589 to 1793 the kings of France had belonged to the House of Bourbon.

28. **roi de Naples**; see note p. 16, l. 9. Murat abandoned the command to Eugene in less than two weeks.